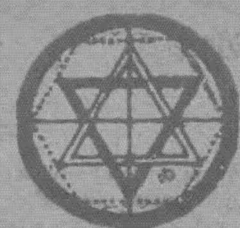
L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

66me VOLUME. — 18me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 4 (Janvier 1905)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 818-50

Agent pour l'Allemagne et l'Autriche, G. FICKER, 5, rue de Savoie, Paris — 12, Cruciust, Leipzig

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, Rue Saint-Merri, 23 — PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

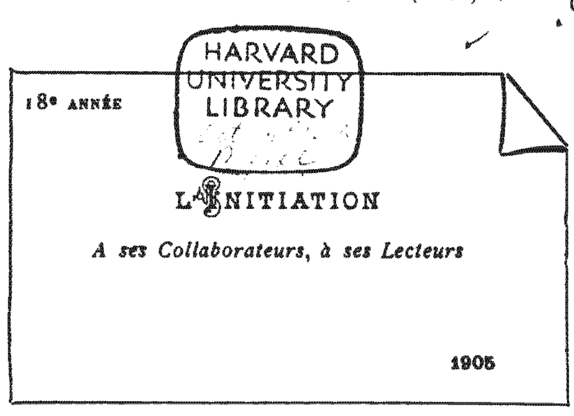
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

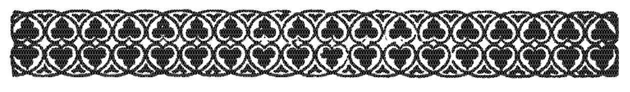
Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* parait régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



Que cette année, aux terribles clichés,
soit douce à nos lecteurs.



PARTIE EXOTÉRIQUE

La Sortie en Corps astral

(*Suite et fin.*)

Combien de temps je restai ainsi étendu, je l'ignore mais je sentis que j'allais m'éveiller dans une obscurité profonde. La frayeur avait fait place à un sentiment de bien-être, accompagné de la certitude qu'un être tendrement aimé était près de moi, bien qu'invisible (différences de plan, en astral). Au delà du cercle obscur, je voyais se déployer un océan de lumière argentée. A cet instant, mon système ner-

yeux m'apparut comme un composé de scintillements électriques qui lançaient leur rayonnement par tout le corps d'une façon merveilleuse. Graduellement pourtant, je m'aperçus que les extrémités étaient moins lumineuses et que les membranes plus fines qui enveloppaient le cerveau lui donnaient une apparence de feu. (A ce moment le dégagement est complet, la personnalité, le *moi*, est transporté dans le corps astral) je vis dès lors que la pensée et l'action de ce corps n'avaient plus de relations avec le monde matériel, mais qu'elles avaient passé dans un corps spirituel (le corps astral) semblable en tout au corps que je savais avoir été mien et que je voyais étendu sans mouvement sur le lit. Le seul bien qui joignit encore les deux formes, semblait être une lumière argentée qui procédait du cerveau (cordon fluidique qui se brise à la mort).

La même voix que j'avais déjà entendue, reprit : « La mort n'est qu'une seconde naissance. Si le lien que vous voyez venait à être coupé, vous ne rentreriez plus dans votre corps. — Ce ne sera pas. Vous avez eu tort de douter, car c'est pour cela que vous avez souffert, et c'est cette absence de foi sur terre qui cause tout mal. Soyez calme, dans quelques instants (harmonisation lente, éveil progressif des sens astraux sur leur propre plan), vous pourrez nous voir tous, mais ne nous touchez pas, laissez-vous guider. »

Il me sembla alors que je m'éveillais pour entrer dans la lumière — mais quelle lumière ! Jamais le soleil terrestre ne répandit de tels rayons. Elle

semblait émaner de ceux que je voyais debout autour de moi. Cette lumière était répandue sur eux d'une source plus élevée qui semblait la plus adorablement belle. J'étais comme baigné dans des flots de clarté, et autour de moi étaient ceux que j'avais pleurés. L'un d'eux me dit : « Venez avec moi, Daniel ! » Je ne pus que lui répondre qu'il m'était impossible de me mouvoir, ne pouvant supposer que ma volonté avait contrôle sur mon nouveau corps. « Désirez, me fut-il dit, et vous verrez s'accomplir vos désirs. » Pour la première fois, je regardai ce qui pouvait soutenir mon corps et je vis que ce n'était qu'un nuage de pourpre. Au désir que je manifestai, le nuage parut s'élever et la terre m'apparut comme une vision. Je m'aperçus que nous nous en approchions, et je vis alors des cottages et les habitants, dont je pouvais nettement saisir les pensées.

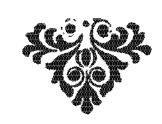
Après bien des scènes merveilleuses, mon guide me dit de revenir.

Quand je me retrouvai près de mon corps, je me tournai vers l'Esprit et m'écriai : « Pourquoi revenir si tôt ? il y a quelques instants à peine que je suis avec vous et j'aurais voulu rester plus longtemps. » On me répondit : « Voilà plusieurs heures d'écoulées (différence du temps en astral), nous voudrions vous avoir parmi nous, mais cela ne saurait être à présent. Retournez à la terre, aimez vos semblables et la vérité. Puisse le Père de miséricorde vous bénir, Daniel. » Je n'entendis plus rien, mais il me sembla que je m'évanouissais (rentrée de l'astral dans le corps physique). Quand je repris conscience, ce fut sur terre, mes membres

étaient engourdis et il me fallut de continuelles frictions pour pouvoir me tenir debout.

Tel est ce bel exemple de sortie en astral involontaire et cependant consciente. Le corps physique et l'astral ont été gardés de tous dangers et le souvenir a été complet.

G. PHANEG.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Les Grands Philosophes

Aristote.

Platon semble souvent négliger les êtres de la nature, pour n'attacher son esprit qu'à l'idéal de chacun des genres qu'ils constituent, et pour s'efforcer de faire rentrer chaque idéal particulier dans un idéal suprême, dans la perfection du Bien unique.

Avec Aristote, au contraire, la philosophie semble envisager avant tout les êtres eux-mêmes, les caractères propres de chacun d'eux et la série graduée de leurs formes naturelles. Mais avec lui marquera le progrès des existences, et, de forme en forme, il arrivera à la forme par excellence de l'être, à « celui par lequel nous vivons », à Dieu.

Suivant ce philosophe, tout être particulier doit être envisagé sous quatre points de vue, parce que tout être résulte du concours de quatre principes :

1° La matière, ou ce dont la chose est faite. Il faut bien remarquer qu'Aristote ne dit pas, comme les matérialistes, que la matière est tout ; la matière d'une chose n'est pas encore cette chose, et le philosophe

explique cette idée d'une autre manière plus claire encore, en disant que la matière c'est ce qui est en puissance, c'est-à-dire ce qui est simplement possible. Ainsi la matière n'est ni l'eau, ni l'air, ni le feu, ni même l'atome ; c'est une simple possibilité enveloppant tous les contraires.

Comme on le voit, cette notion ne s'écarte guère de l'idée que les Pythagoriciens et Platon se faisaient déjà de la matière.

2° La forme, ou la chose qui de simplement possible est devenue réelle, s'est déterminée, s'est faite telle et non autre, ou bien, ce qui est synonyme : quand la matière prend une forme, ce qui était simplement en puissance passe à l'acte; ce qui était possible, éventuel, devient réel, actuel.

3° Le principe du mouvement, ou la cause efficiente qui fait que la matière prend forme et ce qui était en puissance passe à l'acte.

Aristote, comme la plupart des philosophes de l'antiquité, entend par mouvement le changement en général; ou, pour mieux dire, la réalisation du possible, le passage de la puissance à l'acte.

4° La cause finale, c'est-à-dire à cause de quoi le principe du mouvement agit : τὸ οὗ ἕνεκα. Aucune partie de la philosophie d'Aristote ne peut être comprise qu'à la lumière de cette théorie.

Aristote part de ce fait qu'il y a du mouvement dans le monde. Or tout mouvement suppose un mouvement antérieur; donc le mouvement est éternel : mais tout mouvement suppose un moteur, et comme on ne peut remonter indéfiniment d'explication en explication,

comme il faut s'arrêter, ἀνάγκη στῆναι, il faut reconnaître un premier moteur éternel ; ce premier moteur lui-même est immobile, κινοῦν ἀκίνητον, parce qu'il est l'acte pur, la perfection éternellement réalisée, et qu'en lui rien n'est matière, rien ne prête au changement, rien n'est imperfection. Ce premier moteur, c'est Dieu.

On le voit très bien, en disant que l'acte est éternel, qu'il précède et engendre tous les possibles, Aristote ne fait que reprendre la théorie de Platon, mais dans un langage différent.

Si Dieu est acte pur ou suprême perfection, Dieu doit être surtout « pensée », car la pensée est ce qu'il y a de meilleur. Aristote va encore plus loin : la pensée divine « ne peut être que la pensée de ce qu'il y a de plus parfait, c'est-à-dire la pensée d'elle-même » ; si elle pensait à autre chose, elle changerait d'objet, elle tomberait dans le mouvement. Donc l'intelligence divine ne connaît qu'elle-même, ἔστιν ἡ νόησις νοήσεως νόησις.

Mais si Dieu ne connaît pas le monde, il ne l'a pas créé, il n'agit pas sur lui par un acte personnel. Comment donc lui communique-t-il le mouvement ? En étant la cause finale de toutes choses, en étant « le souverain désirable et le souverain intelligible ». Tous les êtres aspirent à lui, il les attire tous et par conséquent les meut tous par une sorte d'attraction, pareille à celle qu'exerce l'objet désiré sur celui qui désire : κινεῖ ὡς ἐρώμενον. Tous les mouvements dans l'air, sur la terre et dans les eaux sont l'œuvre de Dieu ; et tout dans l'univers est coordonné par rapport à lui. « La cause finale meut comme objet d'amour,

et ce qu'elle meut imprime le mouvement à tout le reste. »

Ce que la cause finale meut ainsi plus directement par l'attraction qu'elle exerce, c'est la nature, sorte de providence aveugle, qui accomplit sur terre ce travail auquel ne pourrait descendre la perfection de Dieu. « En un sens, on appelle nature la matière première, sujet de tout ce qui a en soi le principe du mouvement et du changement; en un autre sens, c'est la forme et le modèle conforme à la raison (1). »

D'autre part, Aristote dit qu'elle est non pas élément, mais principe : Οὐ στοιχεῖον, αλλ' ἀρχὴ (2). Ces citations prouvent qu'il cherchait à distinguer de la matière un principe actif, une spontanéité, ayant horreur de l'indétermination, cherchant sans cesse une fin, aspirant en toutes choses au mieux, gouvernant tous les corps auxquels elle est intimement unie, et dont elle travaille, façonne et transforme la masse inerte; « principe de l'ordre qui règne en eux tous, elle rétablit l'équilibre, guérit la maladie, ne fait rien en vain, met et conserve partout la production et la beauté » (3).

On remarque parfaitement les lacunes de cette théorie. Chez Platon, la multiplicité des idées en Dieu expliquait l'existence du monde, les rapports du monde avec Dieu, la Providence. Chez Aristote, la pensée divine restant étrangère au monde, les rapports

(1) *Physique*, II, 2.
(2) *Métaphysique*, VII, 17.
(3) *Physique*, VII 1.

de Dieu et du monde redeviennent plus mystérieux encore qu'auparavant.

On retrouve aisément dans toute la philosophie d'Aristote les mêmes qualités et les mêmes défauts. Il montre admirablement comment les divers degrés de l'existence (1) s'échelonnent les uns au-dessus des autres : corps élémentaires, organisation, vie, végétation, sensibilité, mouvement autonome de la pensée, chacune de ces formes de l'existence était contenue en puissance dans la précédente et contient en puissance celle qui vient immédiatement au-dessus. Tout se tient et se continue ainsi sans interruption, et sans que rien soit en vain, jusqu'à l'homme, dernier terme de la série naturelle, cause finale de tous ces mouvements antérieurs, de toutes ces aspirations, de tous ces effets : car sur terre tout se fait à cause de l'homme ou en vue de l'homme : Εἰ οὖν ἡ φυσις μηθέν ἀτελὲς ποιεῖ μήτε μάθην, ἀναγκαῖον τῶν ανθρώπων ἕνεχεν αὐτα πάντα πεποιηχέναι τὴν φύσιν.

Dans la nature de l'homme, même progression. L'âme humaine est « l'acte d'un corps naturel ayant la vie en puissance », ce qu'il faut comprendre : l'âme donne la vie au corps. Cependant, l'âme humaine, en tant que principe de vie, n'est pas distincte du corps qu'elle organise. Il n'y a que la partie supérieure de l'âme, l'intelligence, qui soit séparée du corps et immortelle. Toutes les facultés qui ont besoin d'une force corporelle ne peuvent exister séparément du

(1) On dirait aujourd'hui : « Les différents règnes de la nature. »

corps. *L*'esprit seul vient du dehors et seul est divin, « car son activité n'a rien de commun avec l'activité du corps : Οὐδὲ γὰρ αὐτοῦ τῇ ενεργεια κοινωνεῖ σωματικὴ ἐνεργεια. »

L'âme a la faculté de sentir ; mais en l'absence de tout objet antérieur, cette faculté n'est qu'en puissance : mue par un objet du dehors, elle passe à l'acte (1). Le dernier résultat de la sensation, c'est l'image ou la représentation d'une chose particulière. Les images, à leur tour, ne sont pas la pensée, car il n'y a de pensée que de ce qui est général ; mais elles sont la matière de la pensée, matière dont la raison (Νόησις) fera sortir les vérités générales en discernant dans les images ce qu'elles ont de particulier et ce qu'elles ont d'universel.

Aristote distingue aussi deux intellects : l'intellect passif, qui reçoit les sensations et les images, s'en souvient mais ne sort pas du particulier ; puis l'intellect actif, qui trouve l'universel. Quant à cette dernière faculté, qu'est-ce qui la meut ? Aristote, donnant une même explication à l'univers physique et à la pensée, répond : Ce ne peut-être que l'intelligence elle-même, c'est-à-dire la raison en acte, la raison divine. La raison « semble innée en nous, mais elle vient du dehors et elle est toute divine ». « C'est en quelque sorte Dieu qui meut tout en nous : car le principe de la raison n'est pas la raison elle-même, mais quelque chose de meilleur. Et que peut-il y avoir de meilleur que la science même, si ce n'est Dieu ? »

(1) *Traité de l'âme*, III, 8.

Voilà donc le cercle de l'univers achevé. Tout dans le monde physique tend à l'homme ; dans l'homme « le corps existe en vue de l'âme», et dans la raison de l'homme tout dépend de Dieu.

Voyons maintenant si la morale d'Aristote est fidèle à ces principes.

Le bien ou la perfection de chaque chose, dit-il, consiste en son action, dans la réalisation de tout ce qu'elle contient en puissance. Pour savoir quel est le bien de l'homme, il faut donc chercher quel est le genre d'action qui lui est propre. Or, il est évident que la raison est ce que l'homme a de plus propre et de plus divin.

« Presque tous les animaux ne sont soumis qu'à l'empire de la nature; quelques espèces, en petit nombre, sont encore soumises à l'empire de l'habitude; l'homme est le seul qui joigne la raison aux mœurs et à la nature. » Sa perfection sera donc de vivre selon sa raison, et là aussi sera sa félicité : car le bonheur vient du sentiment de l'acte, c'est-à-dire de l'activité parvenue à sa fin. Il y a identité entre le bonheur ainsi conçu et la vertu, qui n'est que l'exercice naturel de nos facultés, réglé par la raison.

Pour Aristote, la science n'est pas seulement le principe et la source de cette vertu. Il a profondément analysé la nature de l'activité humaine et de la volonté. L'homme vertueux est celui qui, agissant par choix, et par un choix fondé sur le bien, avec une ferme volonté, a librement fait une série d'efforts pour contracter des habitudes raisonnables : ces habitudes engendrent en lui le désir, et le désir à son tour entraîne

l'action. Quant à l'habitude qui constitue la vertu, elle consiste essentiellement à tenir dans le développement de chacune de nos facultés un juste milieu « entre le défaut et l'excès ». A ce prix, tous les biens que notre activité peut conquérir en déployant librement toutes ses puissances au sein de la société, voilà la matière de la vertu : la vertu même sera la raison s'appliquant habituellement à tous les modes de notre activité pour les mesurer et les régler.

Cette activité mesurée ne doit pas cependant tendre uniquement à notre bien personnel ; au contraire, elle ne sentira jamais mieux son énergie que quand elle travaillera au bien et à la félicité d'autrui.

De même que l'intelligence de l'homme est mue par l'intelligible divin, de même la recherche de cette activité raisonnable suppose le pressentiment et le désir d'une vie qui serait toujours en acte, d'une vie qui ne poursuivrait aucune fin hors d'elle-même et n'expliquerait aucun mouvement : ce serait alors la vie contemplative, qui n'est possible qu'en Dieu. « Une pareille vie serait au-dessus de la condition humaine, car alors ce n'est plus l'homme qui vivrait, mais ce qui en lui se trouve de divin. Toutefois, il ne faut pas, hommes que nous sommes, nourrir des pensées humaines, ni mortels des pensées mortelles ; mais, autant qu'il se peut, nous dégager de la mortalité et tout faire pour vivre de la partie dominante de notre être. »

On a beaucoup reproché à Aristote de ne pas se souvenir assez de ces dernières paroles dans les détails de sa morale trop utilitaire et trop empirique. Il est évident que si, aux termes de toutes ses études

physiques, métaphysiques, psychologiques et morales, Aristote trouve la nature divine, il n'a réussi à marquer d'une manière tout à fait satisfaisante ni les rapports de Dieu et du monde, ni ceux de la raison spéculative et de la raison pratique.

Ainsi, la philosophie de Platon et celle d'Aristote développent avec une égale puissance, quoique en des sens différents, les germes contenus dans la doctrine de Socrate. Les premières écoles avaient déjà cherché une explication générale de l'univers, pressentant que tout dans cet univers dépend d'un principe unique. Conduits par la méthode de Socrate, Platon et Aristote établissent définitivement cette unité; et, éclairés par la connaissance de la nature humaine, c'est dans un être moral, souverainement bon, modèle parfait de notre nature, objet par excellence de nos désirs et de notre amour, qu'ils trouvent le principe universel.

Le monde, l'homme et Dieu, le ternaire (1), sont donc rattachés l'un et l'autre par une synthèse impérissable.

A. PORTE DU TRAIT DES AGES.

(1) Le Kosmos, le microcosme et le macrocosme.



LA MORT ET L'AU-DELA

D'après la Tradition Occidentale (1)

(*Suite.*)

Ces quelques idées émises, nous allons étudier d'une façon très résumée ce qu'on peut connaître de ce plan : c'est important, car, pour comprendre les enseignements sur la mort que je puiserai tout à l'heure dans les travaux des maîtres et aussi dans ce qu'il m'a été personnellement permis de voir, il est indispensable d'avoir la notion nette de ce pays si loin et en même temps si près de nous où nous commencerons une nouvelle existence. Nous savons déjà trois choses : 1° que le plan astral n'est pas un *endroit* mais un état de la matière, une matière invisible pour nous et qui pénètre étroitemen celle que nous voyons ; 2° que le temps et l'espace ne s'y manifestent pas comme dans l'état physique ; 3° que la matière, à cet état, est éminemment subtile et plastique et reçoit facilement l'impression de forces diverses en action sur elle. Mais cette connaissance ne suffit pas. Lors-

---

(1) Conférence faite à la Société d'études psychiques de Nancy, dans sa séance du 4 octobre 1903, par M. G. Phaneg.



qu'on veut avoir une idée d'un pays, on ne l'étudie pas seulement au point de vue physique, on recherche aussi quels sont ses habitants principaux. C'est ce que nous allons faire maintenant, d'une manière très succincte.

Pour plus de clarté, nous pouvons diviser les habitants de l'astral en deux grandes classes : 1° les êtres artificiels, c'est-à-dire formés par une action quelconque humaine ; 2° les êtres réels, c'est-à-dire ceux dont l'existence ne dépend pas de l'homme. Pour la première classe, je vais vous dire un mot des images astrales et des élémentaux artificiels, ou formes-pensées.

Nous avons vu qu'une des propriétés du plan astral était de conserver les types des formes physiques et de les reproduire à volonté. Une image astrale est le reflet projeté par les êtres ou les choses sur le plan astral. C'est ainsi que, lorsqu'un homme meurt, il laisse derrière lui une image de son corps ; cette image peut avoir une durée variable, elle disparaît ensuite. Il en est de même pour tout ce qui n'a jamais eu d'existence. Ainsi, un événement historique, l'histoire d'une civilisation disparue peuvent être perçus en astral par un voyant développé. Toutes ces images, toutes ces formes qui flottent devant le regard de l'artiste, tous ces moules ayant déjà servi plusieurs fois, sont aussi des images astrales. On peut dire, selon une belle expression d'un Maître, que l'astral fait réellement fonction de la mémoire pour notre terre en enregistrant toutes nos manifestations vitales.

La grande caractéristique de l'image astrale c'est

qu'elle ne donne aucune marque de conscience, à moins d'être vitalisée ; lorsqu'il s'agit, par exemple, d'un reflet laissé en astral par un homme après son décès, cette image ne parlera pas, agira en tout comme un reflet dans une glace. Les êtres artificiels que l'on rencontre encore en astral et que l'on nomme formes-pensées diffèrent de l'image astrale, en ce sens qu'ils sont plus ou moins vitalisés par la volonté humaine. Cette possibilité créatrice de la pensée est très importante, surtout par ces résultats. Nous allons étudier maintenant l'aspect de ces différentes formes-pensées en astral.

Formes-pensées ou élémentals artificiels.

Nous avons établi que la principale faculté de la matière astrale est d'être très plastique, c'est-à-dire de se modeler avec beaucoup de facilité sous l'influence des différentes forces qui agissent sur elle.

Parmi ces forces, la pensée humaine est une des plus importantes, surtout pour l'astral inférieur, qui se rapproche beaucoup de la matière à l'état physique. Des expériences modernes de photographie de l'invisible prouvent bien cette action de la volonté sur l'éther et ensuite sur les fluides astraux. Si on est bien entraîné, on peut, en effet, en pensant fortement à l'image d'un mot, par exemple, impressionner une plaque, qui, une fois révélée, montre écrit le mot pensé.

Les différents états de notre âme s'inscrivent aussi fidèlement sur les plaques sensibles (expériences du docteur Baraduc).

La vision astrale permet de constater encore plus nettement ces faits. Une pensée nette, constante, détermine donc sûrement une forme astrale dont l'esprit sera en harmonie avec cette pensée. Une pensée bonne créera une forme lumineuse qui sera attirée vers l'être humain auquel on aura pensé et qui pourra être utilisée pour lui apporter de la chance et du bonheur ; une pensée haineuse jouera le même rôle, mais en mal. Cependant elle ne fera réellement du tort que si la personne contre laquelle elle est dirigée est mauvaise et mal défendue. Les bénédictions et les malédictions sont aussi un exemple de formes-pensées créées par une volonté dynamisée, par l'amour ou la colère. Heureusement, tous ces êtres artificiels sont d'habitude peu actifs, car la force de leur créateur est presque toujours peu développée. « Le plus souvent, dit Ch. Barlet, ils n'ont qu'une impulsion indéfinie qui les laisse errant à l'aventure dans la foule astrale, capables seulement d'être attirés par les désirs qui leur sont harmoniques. »

Néanmoins la grande quantité de ces êtres leur donne, au point de vue collectif, une grande importance. Ainsi les « idées en l'air », les préjugés de famille, de race, de nation, sont dus en partie à leur agglomération dans l'atmosphère des villes.

On voit aussi, par ce qui précède, que nos pensées, surtout si elles sont répétées, étant de véritables forces bonnes ou mauvaises, nous devons y faire autant attention qu'à nos paroles ou à nos actions.

Lorsque ces êtres artificiels, au lieu de recevoir leur vie d'une façon inconsciente, la doivent à la volonté

exercée d'un magicien qui s'en sert pour le mal, ils peuvent naturellement atteindre une force énorme et une longue durée. Avant de passer à l'étude des êtres astraux ne dépendant pas de l'homme, il est nécessaire d'indiquer que tout est hiérarchisé par le plan astral et que tous ces êtres sont dirigés par des entités supérieures, esprits humains réintégrés. Une pensée bonne crée bien un élémental artificiel bon, mais cet élémental n'a pas grande action par lui-même. Il ne peut agir qu'avec la permission et la direction de ses supérieurs, il n'est qu'un ouvrier.

Après la mort, nous aurons beaucoup à compter avec ces forces élémentaires, ces images astrales, c'est pourquoi je me suis un peu étendu sur ce sujet.

Êtres réels ou ne devant pas leur existence à l'homme.

Parmi les habitants de ce monde invisible où nous devons tous passer plus ou moins longtemps, et qui sont si nombreux que je ne peux en citer qu'une toute petite partie, on trouve d'abord des hommes vivants ou morts, puis des êtres n'appartenant pas à la même ligne d'évolution que nous.

Nous verrons, au paragraphe où je parlerai de la constitution humaine, que nous possédons, pour agir dans ce plan astral que nous étudions, un organisme spécial. Une fois évolué, cet organisme peut se glisser consciemment hors du corps materiel, pendant le sommeil ou un état analogue provoqué. La conscience s'exerce alors dans le plan fluidique, et il existe de

êtres assez avancés pour pouvoir, même vivant sur terre, y pénétrer et aider les hommes en proie au trouble qui suit la mort physique. Cette sortie astrale présente bien des dangers, mais je n'ai pas à en parler ici.

La grande majorité des hommes que l'on peut voir dans le plan invisible ont perdu leurs organes physiques. Il y en a, naturellement, dans des états bien différents. Quelques-uns sont sur le point de revenir sur la terre. D'autres sont en pleine évolution, subissant le sort qu'ils se sont préparé eux-mêmes.

Dans cette catégorie, le voyant entraîné et évolué peut quelquefois percevoir les entités directrices venant des plans supérieurs. Elles sont strictement analogues aux cellules nerveuses dans le corps humain.

Mais il n'y a pas que des hommes dans les régions invisibles de la nature. Il est impossible de vous énumérer seulement les Êtres divers qui évoluent dans des directions différentes. Cependant, il est nécessaire que je vous parle de certains êtres auxquels nous aurons affaire après la mort, et dont nous subissons même quelquefois l'influence pendant la vie. « Il existe dans la nature, dit Papus, une hiérarchie d'Êtres psychiques qui peuplent la région inférieure de l'Astral. Ce sont des êtres instinctifs et mortels qui jouent, dans le fluide astral, le même rôle que les globules sanguins dans l'homme. On les a appelés « Élémentals ». Il y a parmi eux tous les degrés de force, d'intelligence, de conscience. Certains nous donnent l'impression de géants, d'autres nous sem-

blent aussi petits que les légers corpuscules flottant dans un rayon de soleil. Ce sont les ouvriers de l'astral. Ils peuvent faire le bien ou le mal, d'après l'impulsion qu'ils reçoivent, mais leur responsabilité, bien que très limitée, existe cependant d'une façon indirecte. C'est grâce à eux que la plupart des phénomènes magiques sont possibles, et se servir d'eux équivaut à l'acte de dompteur dans la cage aux lions; tant que le magicien les domine, ils le servent, mais qu'une haine ou un amour vienne détruire son équanimité, il est perdu. Je faisais allusion tout à l'heure aux dangers que peut présenter la sortie consciente en astral, une grande partie de ces dangers vient des Élémentals.

Dans une ligne différente se présentent d'autres êtres plus éloignés de nous. Ce sont les Esprits de la Nature, ceux que le moyen âge a nommés sylphes, ondins, gnômes et salamandres. Les intelligences directrices se servent de ces esprits pour opérer dans les divers éléments ou états de la matière, synthétisés sous les noms d'air, eau, terre et feu. L'action de ces êtres sur notre plan physique est moins grande qu'elle ne l'a été. Le moyen âge a beaucoup écrit sur ce sujet, mais il faut prendre au figuré ce qu'on a raconté des gnômes et des ondins, des sylphes et des salamandres.

Parmi les habitants non humains de l'astral, il y a encore bien des catégories, entre autres les Esprits des mondes supérieurs en mission, mais je ne puis m'y arrêter.

(*A suivre.*) G. PHANEG.

Les Gamahés et leurs Origines

PREMIÈRE PARTIE

Les gamahés (1) existent dans les trois règnes. Ce sont des dessins, quelquefois des reliefs naturels qu'on découvre principalement dans le silex et dans le marbre. J'y vois l'œuvre non pas du hasard, mais de l'irradiation de l'esprit en certaines circonstances.

CHAPITRE PREMIER

Gamahés dits prophétiques.

Jamais les gamahés n'ont été plus ignorés qu'à notre époque ; sauf quelques rares amateurs, personne ne s'occupe de ces merveilles de la nature. Les savants

(1) Je crois inutile de rappeler ici les diverses étymologies attribuées à ce mot. Cela importe peu. A mon avis, gamahé vient de *Kamaa*, mot arabe qui signifie « relief ». Cette origine s'explique assez facilement : les premiers alchimistes qui remarquèrent les *pierres d'alchimie* étaient des Arabes. — *Camée* viendrait aussi de *Kamaa*.

les attribuent au hasard... et n'y attachent aucune importance. Quant à la foule, elle n'en sait même pas le nom ; pour elle, le gamahé est aussi chimérique que l'était la hache de silex avant les découvertes de M. Boucher de Perthes dans les carrières de la Somme.

Et peut-être, à un certain point de vue, faut-il s'en consoler, se féliciter même que ces *Curiosités* inouïes, comme disait Gaffarel (1), ne soient pas à la mode ; car autrement, selon toute probabilité, on trouverait bientôt, dans le commerce, des imitations de gamahés au même prix que les antiquités apocryphes et les œuvres d'art suspectes.

Qu'est-ce au juste qu'un gamahé et comment peut-on le distinguer des débris d'architecture, des vieux bijoux et des amulettes préhistoriques ? C'est ce que je me propose d'expliquer dans cette étude.

Je me souviendrai toujours de mon premier caillou : sur un tas de pierres, au bord de la route, un jour j'aperçus un morceau de silex assez remarquable, car des taches très nettes y dessinaient une locomotive et deux wagons sortant d'un tunnel. Je portais ma trouvaille à un vieil ami, que je supposais capable de m'éclairer sur ce fait insolite ; il m'avait souvent parlé en effet des phénomènes du magnétisme et

(1) Gaffarel (Jacques), orientaliste, bibliothécaire du cardinal de Richelieu, aumônier de Louis XIII, etc., s'occupa de sciences cabalistiques. Ses œuvres, où l'on trouve plus d'érudition que d'observation personnelle, ont cependant quelque intérêt par les innombrables citations dont elles sont surchargées. Les gamahistes connaissent surtout de lui : « Les Curiosités inouïes », *Curiositates inauditæ de figuris Persarum talismanicis* (Hambourg, 1629).

même des tables tournantes. On ne connaissait pas encore l'hypnotisme ; les médecins d'alors considéraient les magnétiseurs comme des illusionistes et des charlatans. Les savants niaient les fluides, le somnambulisme provoqué... Un journal qui se serait, comme aujourd'hui, occupé de phénomènes psychiques, autrement que pour en rire, aurait été disqualifié. Les choses en étaient encore là, il n'y a pas vingt-cinq ans. Nous autres, les anciens d'aujourd'hui, nous étions des précurseurs incompris... et impitoyablement tournés en ridicule. Pour ces motifs, ma pierre fut montrée à peu de personnes, mais elle me valut maintes explications de la part des connaisseurs, et cet objet, que j'ai regretté souvent d'avoir perdu, détermina ma vocation pour les sciences mystérieuses. Depuis lors je n'ai pas cessé de m'en occuper et j'ai gardé pour les gamahés une vénération toute particulière.

Ces objets ont gardé encore pour moi tout leur intérêt ; j'y trouve matière à des études fort intéressantes sur les transformations de notre planète et sur les civilisations primitives qui nous ont précédés dans la nuit des siècles. Voilà pourquoi je collectionne toujours un peu ; et il m'arrive de rester rêveur devant des tableaux merveilleux ou des scènes étranges que je cherche à interpréter.

Ainsi dans ce silex rougeâtre voici deux têtes fantastiques, celle de l'homme surtout. « Elle peut être une sylphide, dirait un gnostique, mais lui doit être une salamandre, un esprit du feu. »

On sourit... ces gnostiques !... Leurs salamandres !...

Mon Dieu, les gnostiques se rapprocheraient plus qu'on ne pense de la vérité. Pourquoi le feu n'aurait-il pas sa faune et sa flore, pourquoi ne serait-il pas un *habitat*, comme l'eau, l'air, la terre? Les quatre éléments, vieux style, en tant qu'habitats ne me paraissent point si arriérés. Il nous sied bien, ma foi, de nous en moquer, nous dont les éléments prétendus simples se décomposent un beau matin, en dépit des Lavoisier et des Berzélius, comme il advint en ces derniers temps à l'azote. J'eusse été bien reçu vraiment de dire, il y a trente ans, que l'azote n'est pas un corps simple. Et cependant, qui aurait eu tort? Admettez donc des habitants dans tous les habitats possibles; là où passe la chaleur circule la vie, et, n'en déplaise aux railleurs, on peut très logiquement soutenir, jusqu'à preuve du contraire, qu'il y a des êtres vivants dans l'électricité, comme des poissons et autres créatures dans l'océan.

Les quatre éléments primitifs, la terre, l'eau, l'air, le feu, se retrouvent sous une forme plus « scientifique » dans les quatre états principaux de la matière, solide, liquide, gazeuse, ignée (électrique-lumineuse); les gnomes, les ondins, les sylphes et les fameuses salamandres n'étaient donc, à bien prendre, que les personnifications symboliques de ces états mêmes. Et j'en arrive à dire que la matière *morte* n'existe pas — sur la terre, du moins, — où toutes les molécules vivent réellement; un afflux et un exflux de fluides magnétiques sollicitent les atomes à la cohésion, autrement ils se désagrégeraient en atomes indépendants, dispersés, errants; ce qui prouve déjà que la matière

ne prend une forme que selon la quantité et la qualité de l'influx vital qu'elle reçoit. La vie par conséquent se manifeste en espèces simples ou perfectionnées suivant qu'elle anime tel ou tel milieu, et les connaissances acquises, les goûts, les passions différencient encore ces espèces en individualités. Puis de communes sympathies, de communes pensées ou passions localisent, dans l'espace, des groupes d'êtres, attirés, liés entre eux par l'amour du bien... ou aussi du mal. Des planètes se forment, des astres s'allument, la vie continue et les évolutions passées de l'humanité recommencent. Ce qui fut est encore, ce qui est sera de nouveau; ces mers, ces îles, ces rochers où se brisent nos vaisseaux ont eu leurs pareils dans le temps et l'espace; quand ils auront disparu, ils reparaîtront sur une autre planète, où tôt ou tard il adviendra que dans un site analogue des vaisseaux analogues se briseront encore.

Cette hypothèse s'accorde en tous points avec la doctrine philosophique de Nietzsche sur les créations successives du Hasard. Une force aveugle, versant aveuglément la vie dans la matière, ferait renaître, selon cet auteur, toutes choses éternellement; sortant de mêmes combinaisons atomiques créant des situations matérielles toutes semblables, l'humanité, après des siècles de chaos, reparaîtrait, renaîtrait dans les mêmes phases de l'histoire, issue d'identiques reconstitutions géologiques, physiologiques et sociales.

Je ne partage pas complètement cette manière de voir; mais je lui donne ici le pas sur les autres théories pour bien démontrer aux matérialistes, soi-disant

positifs, que leur système ne conduit pas à l'absolu néant, à la destruction finale de tout. S'ils veulent rester « positifs », c'est-à-dire ne pas être illogiques devant ce Hasard dont ils invoquent la toute-puissance, il se verront amenés, comme Nietzsche, à capituler devant les lois mathématiques des probabilités; leur « Hasard » les conduira, de déductions en inductions, à la *chance intégrale* des résurrections consécutives, revenant toujours analogues ou identiques, en certaines périodes indéterminées, *résurrections perpétuelles du passé pendant l'*ÉTERNITÉ. Et voilà comment le dernier mot, la dernière conséquence du matérialisme, c'est la géniale conception de Nietzsche, la *négation même du néant*.

Mais, à mon sens, quelque ingénieuse qu'elle soit, cette théorie part d'un principe faux; je ne saurais admettre la vie comme fort intelligente, comme moteur aveugle; et nous voici devant l'autre hypothèse contraire, à laquelle je me rallie : l'existence d'un *Esprit universel*.

Soit qu'on envisage cette Intelligence au point de vue monothéiste, soit qu'on la considère avec les panthéistes comme une synthèse des volontés directrices du monde, on a la perception morale de Dieu, et l'on trouve dans le spiritualisme une explication beaucoup plus plausible des merveilles de la nature que dans les coups du Hasard.

Cependant pour ne pas m'aliéner les libres-penseurs de ce siècle, pour ne pas les décourager et les rendre hostiles à l'étude des gamahés, j'admets un moment le matérialisme et ses conséquences rationnelles,

j'admets les coups du hasard et les résurrections de Nietzsche. Cela ne gêne en rien ma thèse, ma croyance à la chute sur la Terre de certaines pierres portant des images d'autres humanités antérieures.

Voilà comment sur un silex ayant des siècles et des siècles, sur un fragment de quelque bolide interplanétaire parvenu jusqu'à nous, on peut trouver la peinture d'un passé lointain donnant l'illusion du présent ou même de l'avenir.

On peut voir ici la reproduction d'un de ces gamahés qui ont des apparences prophétiques (1). Cette pierre, dite de Napoléon, a fait partie de ma collection; je l'ai cédée, mais le présent dessin est l'esquisse très exacte d'un agrandissement photographique d'après nature. Quel était, s'il ne s'agit pas de Napoléon lui-même, quel était ce personnage qui ressemblait tant au conquérant de l'Europe?

Comment sur ce petit caillou, descendu sans doute des hauteurs de la Côte-d'Or dans les eaux de la Seine, puis jeté dans les jardins de la banlieue de Paris, comment dans ce fragment de faïence naturelle voyait-on le spectre du grand empereur coiffé de son légendaire chapeau et entouré d'une auréole?

Faut-il admettre que, la Nature se répétant sans cesse, un homme, ayant ressemblé à Napoléon Ier, aurait existé soit sur la terre, soit sur une autre planète? A sa mort, par une irradiation de son esprit,

(1) En spiritualiste bien convaincu, je m'explique la création de ce gamahé non point suivant les théories de Nietzsche, mais simplement par une préoccupation psychique d'un groupe astral (Société de génies).

l'image de son corps se serait fixée dans la pierre (1).

C'est là un effet du rayonnement de la pensée humaine analogue à ce qui se produit sur l'enfant quand la mère éprouve une *envie*; ces gamahés sur chair ont encore des incrédules. Que diraient ces néantistes si on leur démontrait que pareil phénomène a lieu chez les animaux et même dans la substance des plantes. J'ai vu dans ma jeunesse, sur les fleurs d'un arbuste, divers attributs du crucifiement : le marteau, les clous et la couronne d'épines. Je possède une pomme de terre qui figure un être humain accroupi, étendant le bras droit. Dans un parquet, j'ai reconnu une parente.

Ce sont là, comme je vais le prouver plus loin, des effets de la foi, des émotions, des craintes ou des souffrances des personnes qui meurent et aussi de certains vivants doués d'un tempérament spécial, médiums, somnambules, neurasthéniques.

---

(1) Les fluides humains auraient-ils une affinité spéciale pour la silice ? Est-ce pour cette cause que des glaces se brisent parfois dans un appartement où quelqu'un vient de décéder ? M. Becquerel donne aux silex une origine électrique ; elle confirme en partie mes suppositions sur le transport par l'électricité des images humaines dans les pierres à base de silice et autres cristallisations.

CHAPITRE II

Gamahés des Cataclysmes.

Comment la pensée peut-elle à distance impressionner une pierre en fusion, un limon qui dépose, les cellules du bois qui se forme, la chair qui va naître ? Je vais essayer de l'expliquer par l'extériorisation de l'esprit humain.

Je ne m'arrêterai pas à rappeler ici les expériences du docteur Baraduc, photographe d'idées, du docteur Fugairon, du commandant Tégrad, de M. Edison fils, etc. Je suppose qu'aucun de mes lecteurs n'ignore les découvertes faites dans cette voie ; l'esprit d'un vivant ou d'un moribond peut s'extérioriser, c'est une forme de la télépathie et ce phénomène a été scientifiquement constaté grâce à de consciencieux observateurs et à d'innombrables témoignages. Lorsque l'homme meurt, son esprit, son moi se dégage très vite, presque instantanément. La fameuse enquête de M. Flammarion (1) a éclairé ce point par des centaines de relations concordantes. Où va la personnalité du défunt ? Je n'ai pas à m'en occuper ici ; c'est

(1) L'astronome Camille Flammarion a publié les résultats de cette enquête dans un ouvrage récent qui a eu un grand retentissement.

une question d'un autre ordre et qui n'intéresse pas directement mon sujet ; chacun peut avoir une opinion différente sur la survie; peu m'importe en ce moment. Je me borne à retenir ce fait acquis : c'est que l'esprit de certaines personnes projette son image matérielle, son fantôme, loin du corps qu'il quitte temporairement ou définitivement, selon les circonstances, préoccupations ou maladies.

Non seulement l'esprit peut se manifester ainsi aux yeux d'un vivant, mais encore il peut fixer sa force corporelle soit par la photographie, soit par un moulage, soit par des dessins spontanés. Il y a plus encore : l'apparition, au besoin, deviendra tangible, déplacera des meubles, parlera, laissera après sa disparition des morceaux de ses vêtements, des mèches de cheveux comme souvenir. Ces choses invraisemblables arrivent et ont eu des témoins : non des hallucinés ou des naïfs, mais des observateurs de premier ordre, des savants illustres et dignes de foi, tels que l'éminent physicien anglais William Crookes, le docteur Lombroso, professeur à l'Université de Turin ; M. Zölner, directeur de l'Observatoire de Prague ; M. Askakof, conseiller à la cour de Russie ; M. le docteur Gibier, M. le colonel de Rochas, ancien administrateur de l'Ecole polytechnique, et une foule d'autres courageux champions de la vérité, que je voudrais vous nommer pour appuyer ces faits du prestige de leur science.

Néanmoins beaucoup de gens n'hésitent pas à contredire de pareils témoignages ; ce sont des aveugles de parti pris, qui ne se rendent pas, même devant

l'évidence. Leurs dénégations n'empêcheront pas le fait d'exister. On le niait hier, on en doute aujourd'hui, on l'admettra demain.

A mon avis, les phénomènes d'extériorisation psychique peuvent donner la clef de ces portraits troublants, de ces groupes fantastiques qu'on découvre sur les gamahés. En effet, tous ou presque tous les dessins naturels sur pierre, soit dans la pâte, soit dans les bouillonnements, représentent des scènes de désolation. De quelles tristesses, de quelles douleurs oubliées nous parlent-ils encore, dans les scories volcaniques, dans les laves vitrifiées, dans les marbres polychromes, dans les agates translucides, dans les calcédoines écumeuses ? Nous racontent-ils des éruptions tragiques, l'ensevelissement des Pompéi de la préhistoire ; remontent-ils encore plus loin dans le passé, nous apportant la vision apocalyptique d'un cataclysme gigantesque, d'une transformation géologique de notre planète ?...

La chute du ciel, si l'on entend par ces mots une collision d'astres ou de satellites, ne me paraît pas un mythe. A une époque très reculée, qu'on ne saurait fixer approximativement, il est tombé des pierres innombrables sur la terre et aussi des blocs énormes, des montagnes peut-être. Cet événement a été longtemps mis en doute, mais à présent il paraît plus probable. Le choc dut être terrible; non seulement il laissa des traces profondes dans la conformation des continents, dans les stratifications du sol, mais il demeura, malgré la poussière des siècles, gravé dans la mémoire des générations. Un auteur bien connu,

qui a eu ses grands jours dans la science officielle et qu'on ne taxera certes pas de spiritualisme, la savante et très matérialiste Clémence Royer, a jadis exposé toutes les raisons qui militent en faveur de cette théorie des incrustations satellitaires, aujourd'hui moins décriée qu'au siècle dernier (1). Un satellite, échappé de je ne sais plus quel orbe, serait venu choir sur notre monde et y jeter une profonde perturbation. D'autres écrivains, mains matérialistes mais tout aussi érudits que Clémence Royer, ont soutenu la même thèse; les enfouissements d'antiques cités, les amas inexplicables de roches incohérentes sur le nord de l'Afrique, le sud de l'Europe, la Bretagne, le Monténégro, certaines parties de l'Asie et l'Australie, semblent la confirmer pleinement. Sur ce sujet, on relira avec intérêt l'œuvre déjà ancienne de M. le baron d'Espiard de Colonge, où se trouve cité ce qu'on connaît du char celtique de Pindorix, dernier écho de la grande pluie des pierres (2).

« Le barde Sindorix pinçait d'une lyre d'ivoire, enrichie d'or, présent des Dryades...

« Des jeunes hommes assis étaient autour de lui, la tête nue; une cuirasse d'argent sur un habit d'or et d'azur, et des souliers pentagoniques étaient leurs vêtements. Ils écoutaient les merveilles du ciel et suivaient la marche des mondes.

---

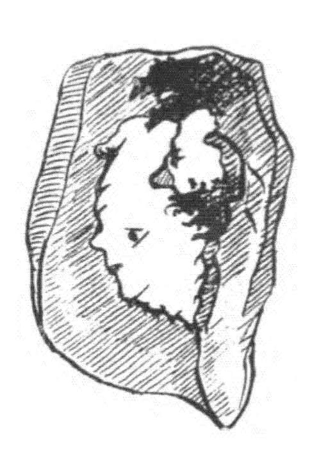
(1) Qu'est-ce que l'hypothèse de Laplace? une hypothèse et rien de plus. Pourquoi la préfère-t-on généralement à d'autres? Parce qu'elle leur est antérieure et qu'on y est habitué.

(2) Les Grecs en ont eu connaissance aussi; ils l'attribuaient à Deucalion, le rénovateur du genre humain.

FIG. 1. — DEUX PROFILS A RETOURNEMENT (UN HOMME ET UNE FEMME).

Peut-être faut-il voir ici le même couple à deux âges différents. Silex rouge, brun et jaune. Le dessin est tout dans la pâte. Sur les autres surfaces, il y a des bouillonnements à interpréter.

Dimensions :
Haut. $25^{m}/^{m}$, larg. $15^{m}/^{m}$.



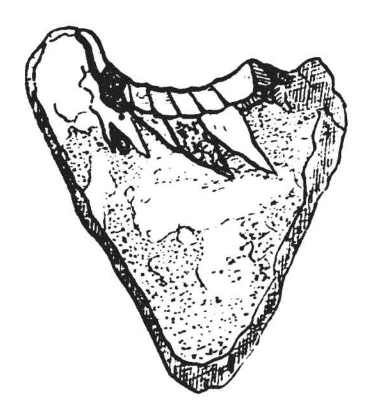


FIG. 2. — UN NAUFRAGE PRÉHISTORIQUE.

Une embarcation désemparée chavire. Des tapis pendent dans l'eau. Sous la proue, un monstre marin dévore un noyé (tache rose). D'autres animaux s'agitent à diverses profondeurs. La barque est presque toute en relief, de couleur brune. Le tapis de l'avant semble être une natte noire, à dessins tissés (voir au microscope). Tout le reste du sujet, monstres, victimes, etc., est dans la pâte. Silex agatique, à taches blanches et roses sur fond vitrifié verdâtre.

Dimensions : haut. $30^{m}/^{m}$, larg. $26^{m}/^{m}$.

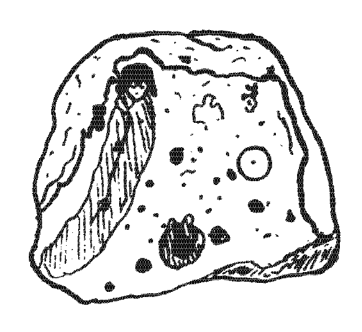


FIG. 3. — LE SPECTRE DE NAPOLÉON Ier.

L'empereur, coiffé du légendaire chapeau (qui ressemble ici plutôt à ceux des incroyables), a l'air de planer parmi les balles et les boulets. Quand la pierre est humide, un aigle apparaît devant lui. Au-dessous, un cercle avec un point central; on a voulu y voir la couronne immergée. (Tout le dessin est bleu, dans la pâte. Seules, trois taches terreuses rappellent des îles : Corse, Elbe, Sainte-Hélène. Argile blanche et bleue.)

Dimensions : haut. 16m m, larg. 2c.

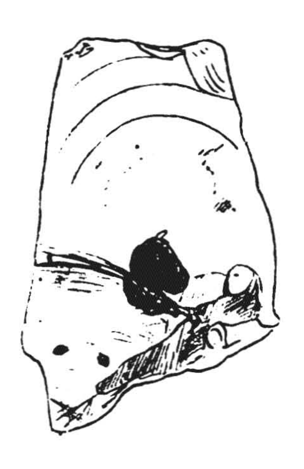


FIG. 4. — SÉRIE DE PORTRAITS SUR LA MÊME PIERRE.

Fini remarquable, dont on ne se rend compte qu'avec un fort grossissement. La tête qui a une patte d'animal sur la bouche n'a que la largeur d'un grain d'orge. Ce groupe représente probablement les victimes d'une catastrophe. A part, se trouve une espèce d'anthropomorphe à mâchoires saillantes. Ce pourrait être un gorille. Cependant les yeux ont plus d'écartement que chez les singes, et un collier de barbe, resté vague, donne sans doute l'illusion d'un prognathisme qui n'existait pas en réalité. (Silex jaune poli. Tous les dessins en gris verdâtre dans la pâte.)

Dimensions de la plus grosse tête : 4m/m sur 4m/m.

FIG. 5. — UN SAUVETAGE EN BATEAU.



Dans une embarcation qui penche et dont on voit à la proue les deux écubiers, un personnage masqué, à tête de bœuf, saisit un homme qui se noie. Le dessinateur a remplacé la main du sauveteur par une patte fourchue; mais à cet endroit les veines de la pierre sont trop confuses pour qu'on puisse les interpréter. Le noyé a un vêtement verdâtre; au fond, soleil couchant jaune avec orbes et taches rouges. Les détails sont tous dans la pâte, sauf quelques légers reliefs; le silex est jaune doré avec taches brunes, vertes et rouges.

Dimensions : haut. 3c, larg. 2c.

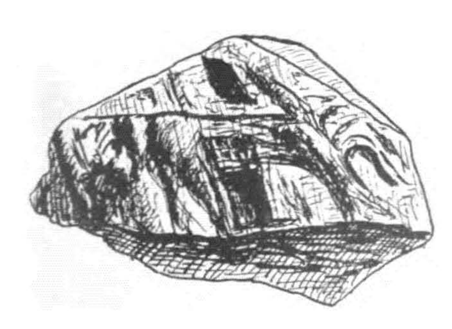
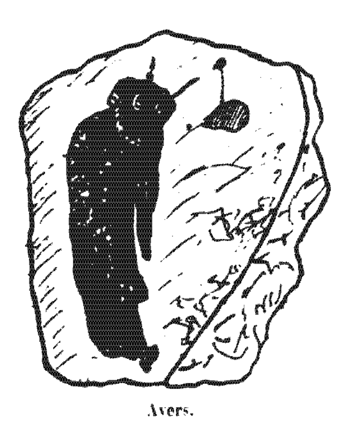


FIG. 6. — LA MAISON PENCHÉE.

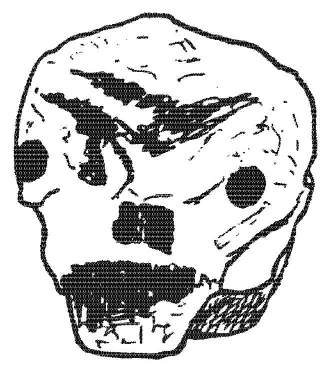
Ce silex, dont les reliefs ne sont pas suspects, car ils se composent de bouillonnements naturels, représente une habitation, probablement en planches, à demi écrasée sous l'effort d'un ouragan. A remarquer l'imposte, très visible au-dessus de la porte et qui indique un degré de civilisation déjà élevé. Silex jaune. Pas trace de main d'homme.

Dimensions : haut. 2c, larg. 4c.

FIG. 7. — UN CORNIFÈRE NOIR. — D'un côté, on voit un personnage à tête bovine, artificielle sans doute. Le dessin est dans la pâte. En réalité il n'y a qu'une corne; celle de gauche, la plus longue, a été faite avec un outil, probablement par le primitif qui a gravé au



Avers.



Revers.

revers une tête de mort pour compléter ce qu'il croyait être une amulette. Près de la tête du cornifère, un symbole dans la pâte, qui a été observé sur d'autres pierres (il existe encore, fig. 5, au-dessus du noyé). C'est une fleur sur un rocher. Le personnage s'incline devant cet objet. (Silex résinoïde. Dessin noir.)

Dimensions : 2ᶜ 1/4, larg. 2ᶜ.

FIG. 8. — UN CORNIFÈRE ROUGE RAVISSEUR.



A l'examen, on reconnaît qu'il s'agit plutôt ici d'un sauvetage d'incendie que d'un rapt. Ce dessin est dans la pâte: mais, très pâle, il n'a pas la netteté du cliché imprimé. Cependant on voit bien que le personnage fuit par une porte. Les parties rouges sont noires ici. A remarquer le bonnet phrygien, orné d'une corne ou pompon. On voit la jambe de l'enfant ou de la femme que l'homme emporte sur sa hanche. (Silex rougeâtre et orangé.)

Dimensions : hauteur du personnage, 2ᶜ.

FIG. 9. — UN COUCHER DE SOLEIL.

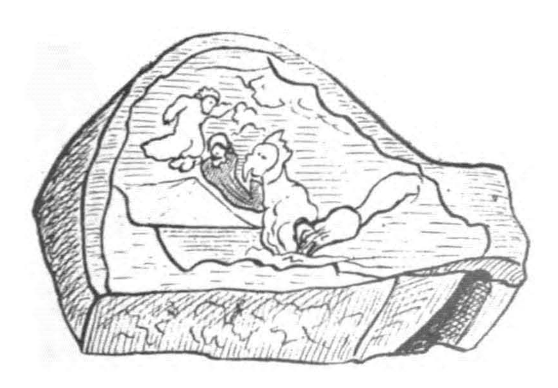
Un vieillard s'endort. Le soleil descend à l'horizon. La mer monte. Silex jaune pâle. Dessin mixte. Le disque du soleil rose n'est pas régulier.

Dimensions.
H. 20 m/m, l. : 23 m/m.



FIG. 10. — LE DIEU ET LA MOMIE.

Au-dessus d'un lac, une momie ayant l'apparence d'une botte, — forme vue ailleurs, — monte au ciel. Un dieu apparaît : il a l'air de



venir au devant du défunt. Au bord du lac, un bûcher laisse échapper un nuage de fumée près d'une idole. Tout le dessin est dans la pâte, blanc sur bleu verdâtre. Silex agatique.

Dimensions : haut. 35 m/m, larg. 55 m/m.



FIG. 11. — EN DÉTRESSE.

Deux personnages, qui semblent être dans une embarcation, lèvent les bras et appellent au secours. La tête de l'un n'est visible que lorsqu'on mouille la pierre; encore n'obtient-on que des traces; mais l'autre est très nette et porte une coiffure caractéristique. Est-ce un casque ou un bonnet? On ne saurait le dire. Le fini des détails et la figure très bien venue rendent ce gamahé précieux au même titre que le n° 4. Tout le dessin est dans la pâte. Le plus petit personnage est habillé d'un vêtement marron: l'autre, d'un violet bleuâtre. Argile blanche et grise.

Dimensions : haut. 3^c, larg. 2^c.

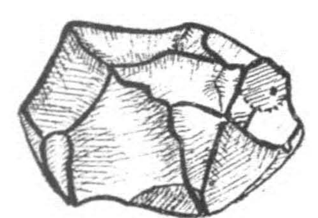


FIG. 12. — LE CHIEN DE CHATILLON.

Ainsi nommé parce que c'est sur la route de Châtillon que ce gamahé a été formé devant l'auteur, dans un éclat de pierre. Voir l'explication de cette création, chapitre II, 1re partie. — Calcaire blanc avec taches.

Dimensions : haut. 16^m/m, larg. 20^m/m.



FIG. 13. — DON QUICHOTTE.

Ainsi nommé parce que cette pierre rappelle la tête du héros de Cervantes. Elle a été formée par un bouillonnement volcanique. Silex et argile mêlés.

Dimensions :
Haut. 15^m/m, larg. 10^m/m.

« Tout à coup l'horizon s'obscurcit... Des nuages épais, un vent impétueux ont troublé l'atmosphère.

« L'amas d'étoiles qu'on suivait disparaît sous des voiles sombres... Zéta, Zéros, Eblis ont disparu ! Uranus précède Saturne... Nous ignorons les millions de dieux dont le règne influença un moment notre planète. »

Hésiode, parlant de la « chute du firmament », dit aussi : « Pendant neuf jours et neuf nuits, l'enclume d'airain tomba du ciel sur la terre. »

Spectacle terrifiant !... Les deux ou trois petits satellites qui accompagnaient la terre, dit un autre auteur, se précipitèrent à sa surface, par blocs énormes avec ce bruit sinistre dont parle Hésiode. Ils ensevelirent de vastes régions, comblèrent des bras de mer et des fleuves, changèrent les climats, apportèrent de nouveaux germes. Ce désastre fut encore aggravé sans doute par des convulsions sismiques et une éruption générale des volcans. L'Atlantide sombra, mais l'Australie — et beaucoup d'îles de l'Océanie — épaves d'un satellite, apparurent dans le Pacifique avec une faune et une flore sensiblement différentes de celles des anciens continents.

Tandis que l'effondrement des roches et le torrent des eaux supérieures couvraient des régions entières, un nouveau monde semblait sortir de ce chaos. Moïse prit la création de son « univers » terrestre à ce point de l'histoire des mondes; c'est là que commence sa genèse, vague réminiscence de deux traditions confondues par l'ignorance des narrateurs.

Sous les boues, sous les laves, sous les rocs incandescents, des hommes, des animaux périssaient par milliers. Quelques-unes des victimes, se trouvant dans certaines conditions physiques et physiologistes favorables à ce genre de manifestations, reproduisirent dans la matière enflammée les dernières scènes de leur vie interrompue. Regardez ce couple déjà cité. L'homme a la chevelure et la barbe enflammées, le feu tourbillonne autour de sa tête, tels les panaches aux cimiers des armoiries allemandes. La femme présente une physionomie moins anxieuse, encore que l'œil trahisse un trouble évident. Ce gamahé est à retournement. Pourquoi ? Je l'ignore. C'est une bizarrerie peut-être voulue ; elle paraît même assez fréquente, au dire d'autres collectionneurs. Pourtant, j'en ai vu peu d'exemples ; je parle de retournements réels et non imaginaires, comme il arrive quand on observe à la légère.

Donc en regardant la figure 1 à l'envers, deux autres têtes se dessinent, toujours avec des chevelures incandescentes. La femme semble cependant porter, de ce côté, une espèce de mitre ou un bonnet. A mon avis, nous voyons, dans cette pierre volcanique, un effet d'extériorisation de deux ou de quatre personnes frappées au même instant. A remarquer, en passant, le nez étrange des hommes. On dirait des nez rapportés et peints. J'ai vu plusieurs fois ce cas dans les gamahés. Peut-être les hommes avaient-ils l'habitude, alors, de se peindre, de se tatouer le nez ou de l'orner d'un appendice factice... Ne rions pas trop de cette idée. On connaît assez les excentricités de nos

us et coutumes. Parmi les sauvages actuels, n'avons-nous pas les Rotocudos du Brésil, qui se déforment la lèvre inférieure en y plaçant un disque de bois large comme une soucoupe ? D'autres primitifs se barbouillent la figure et le corps de tatouages multicolores, se déforment le crâne, s'embrochent le nez, se lacèrent le corps.

Dans le même ordre de faits, je citerai « la mode » des cornifères, vus sur les gamahés. On en trouve assez fréquemment, des cornifères. Or de deux choses l'une : ou bien les esprits qui ont imprimé ces images sortaient d'une race humaine cornue — ce qui ne me paraît pas inadmissible, — ou bien il s'agirait encore là d'une coutume, d'une coiffure se composant peut-être simplement de deux plumes, comme en portent encore les Maoris de la Nouvelle-Zélande.

J'ai noté aussi, dans les silex agatiques, des faces bovines ou des corps humains. On en voit un exemple à la figure 5. Ce facies paraîtrait diabolique (1) à un observateur superstitieux. Je préfère voir simplement dans cette face bovine un masque porté par certaines sectes, soit par des pénitents, soit par des prêtres du Dieu Bœuf, le dieu des troupeaux. On peut supposer encore que plusieurs races d'hommes contemporaines

(1) Dans l'antiquité, en Asie Mineure et en Égypte, par exemple, le masque jouait un rôle important dans les cérémonies religieuses ; il subsiste encore en Chine et dans l'Inde. Nous avons aussi en Europe des ordres ou sociétés catholiques qui portent la cagoule. Si jamais dans les siècles futurs nos descendants découvrent des portraits de pénitents, ces dévots, jugés sur l'apparence, passeront probablement à leur tour pour des diables.

vivaient côte à côte, intimement mêlées ou qu'il existait dans ce monde des animaux quasi-humains et domestiqués. Je me borne à signaler ces diverses hypothèses.

L'homme-bœuf de la figure 5 se penche sur une embarcation vue de face; car, de chaque côté de la proue, deux gros yeux rappellent les écubiers de nos bateaux. Des monstres marins s'agitent au-dessous de la barque. Ils ne figurent pas ici sur le croquis ; ils auraient compliqué inutilement le dessin ; mais évidemment le noyé est attiré par l'homme-bœuf. Donc c'est une scène de sauvetage... du moins cela semble assez probable. Pendant la chute des satellites, tous les éléments durent contribuer à décimer l'humanité. Scènes d'horreur, têtes grimaçantes, faces tuméfiées, corps écrasés, incendiés, naufragés, éboulements, tempêtes, ne vous attendez guère à trouver autre chose dans les gamahés. Pourtant j'en présenterai un plus attrayant, qui fait exception à cette règle. On pourra, si l'on veut, l'expliquer comme suit. Un vieillard, portant une barbe très longue et coiffé d'une mitre, s'endort ou meurt près de la mer, en face du soleil couchant, dont on aperçoit le disque à l'horizon. Sur la pierre, ce fond du ciel est d'un ton orangé et chair. L'océan s'agite au loin, il a une couleur limoneuse. Mais, qui sait ? Le vieillard assiste peut-être, lui aussi, aux désordres précurseurs du satellite qui va tomber; l'épouvante va brûler son trépas ; déjà le corps repose sur un lit. N'est-ce pas même là un sarcophage ? L'ensemble a un certain cachet artistique, bien que

le disque du soleil ne soit pas d'une régularité parfaite.

Je pourrais décrire encore d'autres échantillons ; mais j'ai assez parlé des gamahés attribués à l'irradiation psychique au moment de la mort. Je passe à d'autres observations.

(*A suivre.*) LECOMPTE.



AU PAYS DES ESPRITS

(*Suite.*)

Extraits du journal de John Cavendish Dudley, esq. de Londres.

CHAPITRE XIV

Journal de John Cavendish Dudley esq.

(Suite)

18 *mai.* — Bien des semaines ont passé sans que j'aie pu trouver un moment pour écrire mon journal. Le printemps a fait place à l'été qui commence, et l'être auquel je me suis si étrangement intéressé a repris presque toutes ses forces.

Le jour où j'amenai le chevalier sous mon toit, ma femme insista pour le soigner, mais, hélas ! le moment vint bientôt où la douce infirmière et moi-même nous commençâmes à ressentir, en étudiant Louis pendant sa convalescence, un mélange d'étonnement et de crainte.

Nous ne pouvions en effet nous dissimuler que le

chevalier avait bien retrouvé son sang-froid et sa lucidité, mais qu'il avait perdu la notion de son identité. Rien d'étonnant à ce que son apparence extérieure gardât longtemps des traces de ses terribles souffrances, mais, en regagnant ses forces, l'air âgé répandu sur ses traits ne diminua pas.

Bien qu'âgé de vingt ans à peine, on l'aurait pris pour un homme de quarante. Sa voix naturellement douce et mélodieuse prenait maintenant des notes profondes. Son fort accent italien avait fait place à des intonations allemandes particulières au professeur von Marx. De jour en jour sa ressemblance avec son père adoptif s'accentua. Enfin, il étonnait les personnes qui le soignaient, en les priant de lui dire OU ÉTAIT LOUIS ET POURQUOI IL AVAIT ABANDONNÉ SON MALHEUREUX PÈRE SI FAIBLE. Parfois, me nommant SON CHER VIEIL AMI JOHN, il m'adressait la même question et parlait de lui comme s'il avait été réellement von Marx. Il demandait souvent s'il n'y avait pas de lettre de Louis et recherchait avec une anxiété pénible à voir les causes qui pouvaient l'empêcher de donner de ses nouvelles. J'étais bien embarrassé pour lui répondre, mais, la plupart du temps, il m'en évitait la peine en changeant brusquement de sujet. Je sais que j'ai été très malade, ajoutait-il, mais je suis presque bien maintenant et capable de comprendre ce que vous pourriez avoir à me dire. Parlez-moi de mon cher enfant, vous savez que je le laissai à R... et que j'étais sur le point d'aller le rejoindre, lorsque la maladie survint. Combien de temps y a-t-il de cela, John ? Je lui disais alors que Louis était allé faire

une visite à Lord V... et qu'il reviendrait bientôt.

A mesure que le temps s'écoulait, le chevalier semblait de plus en plus convaincu qu'il était Félix von Marx ; mais le côté vraiment étrange de tout cela c'est que non seulement on retrouvait en lui toutes les particularités du caractère du professeur, mais encore il avait renoncé à toutes ses idées et à toutes ses habitudes. L'amour du chevalier pour la musique avait fait place à l'indifférence que Von Marx témoignait pour cet art. Même les douces voix de mes filles, que le jeune homme écoutait autrefois avec délices, lui déplaisaient maintenant et il quittait hâtivement la pièce dès qu'elles commencaient à chanter. La plus grande partie de son temps était donnée à la méditation solitaire. Fréquemment, il parlait de se mettre à la recherche de Louis ; mais son esprit ne paraissait pas apte encore à se fixer et on le persuadait facilement que Louis allait revenir.

Mon anxiété était intense et, comme pour la compenser, un grand changement survint dans ma famille, à ma grande satisfaction.

Les bruits étranges venant d'Amérique au sujet des merveilles de la Communion des Esprits ne faisaient qu'augmenter depuis quelque temps. De merveilleux récits circulaient sur le système qui permettait aux Esprits d'apporter à leurs amis de la terre la preuve de la continuation de leur vie. Les discussions étaient naturellement nombreuses et cependant je n'avais jamais fait dans ma famille la moindre allusion aux faits nouveaux. Peut-être n'en aurais-je jamais parlé si je n'avais été un jour timidement

sondé à ce sujet par ma plus jeune fille Blanche, qui me fit un intéressant récit dont voici le résumé :

L'institutrice allemande de mes filles avait, paraît-il, été très troublée par des bruits inexplicables, et plusieurs autres domestiques avaient éprouvé les mêmes inconvénients. La gouvernante affirmait que ces bruits étaient la *nouvelle chose d'Amérique* et qu'on ne pouvait les empêcher. Plusieurs domestiques attribuaient tout cela à l'esprit du professeur von Marx ou à son lutin, et disaient que le pauvre jeune chevalier n'y était pas étranger. On prit conseil de Lady Émily L..., sœur de ma femme, personne de bon sens qui, au lieu de reprocher aux narrateurs leur naïveté, les informa tranquillement qu'elle était au courant de ces phénomènes, qu'elle avait étudié les moyens par lesquels on pouvait se mettre en communication avec les esprits. Elle termina son discours en décidant qu'assistée par ses nièces et deux femmes de chambre, elle allait former un cercle à la mode américaine et qu'on verrait ce qui arriverait.

Le premier essai les effraya horriblement, car à peine les mains furent-elles posées sur la table qu'elle commença à bondir, danser, glisser d'une manière terrible. Il est inutile d'insister beaucoup sur le développement du grand secret que Blanche me confia : il suffit d'ajouter que ma femme, d'abord opposée à de si effrayantes choses, avait fini par être initiée et était devenue un excellent médium voyant. Enfin, tous les genres de médiumnités étaient représentés dans leur cercle, et ma maison tout entière était au mieux avec le monde des Esprits !

Sans révéler à la belle messagère que ses informations venaient un peu tard, attendu que je savais tout depuis le commencement, par un certain cousin Harry, je pris un air grave, déclarai que la chose était sérieuse et qu'en ma qualité de magistrat et de père, je devais assister immédiatement à une séance, pour me rendre compte. Il n'est pas nécessaire d'en dire davantage. Qu'il me suffise d'ajouter que je trouvai dans ma famille d'excellents médiums que, pendant deux ou trois années, mes bien-aimés ont goûté les plus grands bonheurs dans la consolante communion avec les êtres chers partis les premiers, et que, leur vie durant, ces croyances n'ont pas cessé d'exercer sur eux une influence bienfaisante et élevée.

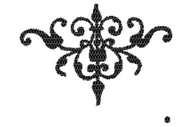
Un jour, plus troublé encore que d'habitude par l'hallucination constante du chevalier, je résolus de demander à nos amis invisibles ce qu'ils me conseilleraient de faire. Une chose nous paraissait étrange, c'est que Félix von Marx ne s'était jamais manifesté, au milieu d'une si grande quantité d'esprits qui avaient prouvé leur identité par l'intermédiaire de nos médiums. Aucun de nos amis spirituels n'avait pu me donner de ses nouvelles. Ils se contentaient de dire qu'il était encore probablement dans la sphère terrestre. Je demandai aide et conseil à un de nos guides ; la réponse fut : Amenez ici le chevalier. Je lui portai le message, et, sans mot dire, il me suivit. Il n'avait pas plutôt pris sa place dans le cercle, qu'une lettre passa dans l'air et tomba sur sa main. J'ouvris l'enveloppe ; et nous trouvâmes écrits à l'encre encore humide ces mots : « Envoyez chercher Ernestine ; vous

« savez qui, car vous lui avez écrit ce matin. » La lettre m'était adressée. Je ne m'étonne pas facilement, cependant je fus très surpris d'abord parce que je n'avais pas encore reçu d'écriture directe et ensuite à cause de la nouvelle elle-même qui m'était apportée. Dans une conversation récente avec mon pupille, il m'avait fait part, sous l'impression qu'il était Félix von Marx, de l'acquisition d'une terre faite dans les premières années de son mariage, terre qu'il avait donnée à sa femme et dont le bail allait expirer. Craignant qu'elle ne fût exposée à des pertes faute de certaines démarches légales, le chevalier me pria d'écrire à la princesse von Marx pour l'avertir. — Cet étrange discours me frappa de stupeur. Je savais en effet que Louis ignorait complètement le mariage de son père, et ce qu'il me disait au sujet de la propriété m'était inconnu, Je me procurai l'adresse de la princesse et je la mis au courant de la mort de son mari et de la façon dont il avait testé. Je lui parlai aussi de ce dont le chevalier m'avait informé. Mme von Marx me décrivit dans sa réponse l'affaire de la propriété exactement dans les termes employés pár Louis ! Elle ajouta que, devant venir très prochainement à Londres, elle espérait me voir à ce moment. Elle me donnait aussi son adresse à une certain hôtel dans Bond Street. C'était une note pour Son Altesse que je rédigeais le matin même de la séance. J'avais renfermé cette annonce sous clef et je croyais être sûr que pas un être humain n'en connaissait l'existence.

Notre séance se termina ; ce fut la première et la dernière fois que le chevalier y assista,

Le lendemain je me rendis à l'hôtel de la princesse von Marx et je fis passer ma carte. Son Altesse me reçut aimablement et je m'aperçus à mon grand étonnement, en l'entendant parler de l'*Esprit* de son mari et de la sphère *inférieure* qu'il devait habiter, que j'étais chez une spiritualiste. Quelques questions adroites m'enlevèrent bientôt mes derniers doutes. Cela me mit à l'aise pour lui expliquer délicatement les liens étrangement intimes qui existaient entre son mari et le chevalier et la bizarre hallucination de ce dernier. Sans me laisser achever, l'impétueuse dame déclara que, sans aucun doute, le chevalier de B... était obsédé par son violent et déterminé mari. Elle ajouta assez naïvement que pour le guérir, il n'y avait qu'à la mettre face à face avec l'esprit obsesseur ; et que certainement cet esprit ne resterait pas une seconde en sa présence. J'eus enfin la possibilité d'expliquer à la princesse que je désirais surtout vérifier si le jeune homme était ou non obsédé par l'esprit de son père adoptif.

(*A suivre.*)



La Mort, l'Au-delà, la vie dans l'Au-delà,

par le Baron Carl du Prel.
Traduction par Madame Agathe Hœmmerlé ; *Introduction par le* Colonel de Rochas.
Bibliothèque Chacornac *11, Quai Saint-Michel.*

Ut sævis projectus ab undis
Navita nudus humi jacet.
(Lucretius, *De Nat. rerum*, V, 222.)

Nous connaissions Carl du Prel dans l'*Initiation.* Une nouvelle édition d'un des meilleurs ouvrages de l'éminent psychiste nous amène à parler de lui de nouveau, et nous nous faisons un devoir, en même temps qu'un plaisir d'analyser une œuvre où se révèle plus que partout ailleurs la beauté de ses conceptions, la grandeur de ses vues.

Carl du Prel est né à Landshut (Bavière). Il était le second fils du baron Max du Prel, avocat royal, dont la famille, originaire de la Franche-Comté, était établie depuis près d'un siècle en Bavière.

Nul homme ne mérita plus peut-être l'admiration fraternelle de ses contemporains.

Partout où il passa, il montra tout ce que peut accomplir une âme sincèrement éprise du Beau, du Vrai et de l'Idéal.

Pendant sa carrière militaire, son esprit vif et curieux se développa brillamment, grâce à un cercle d'élite composé de poètes, de musiciens, de littérateurs et de savants. Dans ce milieu intelligent, il se créa vite une sorte de notoriété, tant par son caractère élevé que par la hardiesse de ses idées, en philosophie surtout.

Il prit de bonne heure l'habitude d'écrire et, grâce à une application soutenue, à des efforts continus, il donna bientôt la mesure de ce qu'il produirait plus tard. C'est à cette période de sa vie que remontent un traité plein d'esprit : *le Bon Sens humain devant la Science* et une dissertation intitulée *Oneiro Criticou*, qui lui valut le titre de docteur en philosophie. Mais son passage dans la vie militaire n'était qu'une étape; sitôt la guerre de 1870 terminée, il voyagea à travers l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, la Dalmatie et le Monténégro. Observateur délicat, penseur profond, il retira de ses pérégrinations le fruit de ses œuvres futures ; il y gagna l'habitude de la longue contemplation point de départ d'une réflexion saine, exempte de préjugés. Dans : *la Saine Raison humaine devant les problèmes de la science*, il défend les idées de Édouard de Hartman sur la théorie de l'inconscient. C'est également à Venise qu'il composa, sous ce titre original : *la Lutte pour l'existence dans le ciel*, une étude qui devait, par une voie assez détournée, orienter encore davantage ses recherches sur les grands problèmes de la vie future.

Le suivre serait reproduire textuellement l'admirable introduction d'Albert de Rochas ; qu'il me soit

permis d'en tirer ce qu'il y a de plus intéressant pour cette courte analyse. « De Prel avait l'habitude de traiter successivement les questions dont il s'occupait dans des articles séparés, dont la plupart ont paru dans une grande revue de Berlin, la ZUKUNFT ; il réunissait ensuite en volumes ceux qui pouvaient se grouper sous un même titre. »

De là, ces longues dissertations philosophiques, dont la génération actuelle de notre pays a perdu l'habitude.

Il fut aussi bon expérimentateur que compilateur, et prit part, en 1892, aux célèbres expériences de Milan, avec Eusapia Paladino, en compagnie d'Aksakof, de Schiaparelli, de Brofferio, d'Ermacora, de Richet, de Lombroso et Chiaia (1).

« En 1886, il avait étudié un des sujets les plus intéressants, *Lina*, avec qui il obtint des poses passionnelles par suggestion orale, la lecture sans le secours des yeux et la transmission de pensées.

La baronne Albertine du Prel fut pour lui une collaboratrice aussi intelligente que dévouée ; elle sut écarter de lui tous les soins matériels de la vie, si antipathiques à l'homme d'étude. Marié en 1880, il s'établit à Munich, passant la belle saison dans les montagnes de la Bavière et du Tyrol. C'est dans ce dernier pays, à Hall, que du Prel s'éteignit doucement au milieu des siens, le 5 août 1899, à 60 ans seulement.

(1) De Rochas reproduisit le rapport de la Commission et les observations de Ch. Richet dans son livre sur l'*Extériorisation de la motricité*, pp. 41-110.

Le monde perdit en lui un grand penseur, et ses amis un homme excellent. C'était un travailleur, un chercheur, dans toute l'acception du mot : bon et généreux, il était la providence de tous ceux qui l'approchaient. Un trait caractéristique était son amour pour les animaux. Ainsi trouvé-je fort juste que le colonel de Rochas s'étende dans cette préface sur le caractère d'un homme dont la valeur morale était indiscutable ; je citerai donc ces quelques lignes de lui, qui complètent si bien sa biographie de Carl du Prel :

« Pour moi je suis convaincu qu'il vit toujours sous une autre forme et que, la mort se bornant à modifier les conditions physiques de l'âme, il poursuit, du côté de la tombe, l'œuvre glorieuse qui lui a été assignée par la Providence pour hâter l'évolution intellectuelle et morale de l'humanité. »

L'Agnélas, 20 août 1904.
ALBERT DE ROCHAS.

La traduction de Mme Agathe Hœnuverlé, qui fut son disciple, contient des appendices :

Le premier traite de la famille du Prel, originaire de la Franche-Comté, et établie, depuis près d'un siècle, en Bavière.

Le deuxième, des œuvres de Carl du Prel.

Le troisième, de la table des matières de ses principaux ouvrages, partie fort documentée comme bibliographie.

La préface de Carl du Prel, point de départ de cette œuvre magistrale, mérite, pour ne rien perdre de sa valeur, d'être citée textuellement, la voici :

« S'il est vrai, comme Kant l'affirme, que le bien-être de l'humanité dépend de la métaphysique, il est évident que la question de l'immortalité a pour nous une importance de premier ordre.

« Son influence sur la vie sociale pourrait se manifester clairement si les opinions que les hommes ont adoptées sur ce grave problème n'étaient point ainsi divisées :

« L'Église érige l'immortalité en dogme sans la prouver ; la science physique la nie de parti pris ; enfin dans la philosophie nous trouvons des défenseurs pour les deux opinions. Puisque, depuis des milliers d'années, on a fait tant d'efforts intellectuels pour parvenir à la solution d'une question intéressant à un si haut point l'humanité sans pouvoir arriver à une conclusion définitive sur ce débat, il est évident qu'on n'y parviendra que par une voie toute nouvelle.

« Il s'agit de prouver que nous possédons une âme et que celle-ci peut se détacher du corps sans perdre ses qualités essentielles. Pour que cette preuve puisse être généralement admise et que la foi en l'immortalité devienne un bien commun de l'humanité au point d'exercer une influence sur le bien-être général, il faut qu'elle soit différente de toutes les autres preuves données jusqu'ici et restées inefficaces ; elle consistera à *démontrer par l'expérience que l'âme peut se détacher du corps*, *même du vivant de l'homme.*

« Si l'on arrive à démontrer, en outre, que cette âme, ainsi dégagée du corps pendant la vie de l'homme, agit et juge d'une manière différente lors-

qu'elle est renfermée dans le corps et qu'elle peut fonctionner d'une manière indépendante, alors les différences des opinions devront cesser, et l'on aura ainsi résolu le problème de la vie future, problème pour lequel l'*ignorabimus* était considéré comme tellement certain qu'on ne se donnait même plus la peine d'essayer d'en soulever le voile.

« Tant que l'homme restera dans le doute pour savoir s'il est une créature physique et mortelle, ou un être métaphysique et immortel, il n'aura pas le droit de se vanter de sa conscience personnelle, et se borner à regarder la mort comme un saut dans les ténèbres ne convient point surtout à un philosophe dont le premier devoir, d'après Socrate, est de se connaître lui-même.

« Hall-en-Tyrol, août 1898, Carl du Prel. »

*
* *

LA MORT CONSIDÉRÉE COMME LE PASSAGE DE L'HOMME A L'ÉTAT ESSENTIELLEMENT ODIQUE

« Pour quelle cause et dans quel but, émergeant de l'océan des âges, avons-nous été déposés sur les côtes terrestres ?

« Nous ne le savons pas. Nous arrivons sur la terre avec une conscience vide et les connaissances qu'acquiert cette conscience au cours de la vie concernent exclusivement les objets avec lesquels nous sommes en rapport. *A peine savons-nous si nous avons le droit de poser quelques questions sur ce qui fut avant la naissance, sur ce qui sera après la mort.*

Le problème de l'immortalité comporte trois questions :

1° Possédons-nous une âme immortelle ?

2° Où se trouve l'Au-delà ?

3° Quelle vie mènera l'âme dans l'Au-delà ?

Notre psychologie moderne a tort de ne point prendre en considération les sciences occultes. Elle n'étudie que celles dont nous avons conscience et que nous pouvons employer à notre gré ; n'étant qu'une psychologie d'expériences conscientes, elle n'embrasse que la moitié de son domaine.

Si l'âme existe, dit Carl du Prel, il faut la chercher en dehors de la conscience cérébrale.

De là l'homme considéré comme être physique ou comme être occulte.

C'est à la magie qu'il faut s'adonner pour arriver à un résultat, quel que soit le but à atteindre.

Il faut passer de la psychologie physique à la psychologie occulte.

C'est grâce au magnétisme que nous arrivons peu à peu à comprendre le *corps astral*, dont parlent les mystiques.

Ce n'est pas seulement la forme odique et essentielle du corps humain, mais c'est encore le porteur des forces occultes que nous rencontrons dans la magie de l'occultisme.

Le corps astral se trahit déjà, du vivant de l'homme, dans les sensations, dites « d'intégrité », qui accompagnent toujours l'amputation d'un membre quelconque, thème soutenu par Carl du Prel dans la *Doctrine monistique de l'âme*.

De là, le psychiste passe aux extériorisations et cite les expériences de M. de Rochas, mais le sujet est trop ardu pour que je puisse l'analyser suffisamment. Je préfère en conseiller la lecture aux nombreux initiés de notre École hermétique, qui sont beaucoup plus savants que moi.

« Pour l'homme astral, il est tout à fait indifférent que la suggestion soit faite comme posthypnotique ou comme posthume, la suggestion pouvant, en général, être employée comme levier pour dégager les forces occultes dans l'homme. La mort n'est pour lui qu'un épisode ; ce n'est qu'une disparition optique, ce n'est qu'une extériorisation odique durant laquelle il se débarrasse de son corps. La naissance et la mort ne sont pas des contraires, *car chaque naissance n'est qu'une mort relative, et chaque mort est une naissance relative.*

Notre être astral doit disparaître à notre naissance terrestre, pour revivre dans notre conscience cérébrale ; puis, au moment de la mort, il regagne la liberté. Il retourne alors à son existence normale, enrichi ou assombri, selon l'usage qu'il a fait de sa vie terrestre en vue de la vie future. L'acte de la conception nous donne la vie corporelle ; à la naissance, l'âme revêt la conscience cérébrale, et à la mort l'esprit acquiert des facultés occultes.

Puisque nous renaissons à la vie par le bienfait de la mort, nous dirons comme Socrate mourant le disait à son ami Criton :

« Nous devons en offrande un coq à Esculape. »

L'AU-DELA

C'est par l'astronomie seule qu'on peut tenter de résoudre ce problème, qui a déjà soulevé tant de discussions et que M. Carl du Prel aborde hardiment ici.

Dans la croyance naïve des peuples, on plaça l'Au-delà dans les sphères supérieures, parce qu'on considérait la terre comme le centre du monde. *Copernic* mit fin à cette conception erronée en nous enseignant les dimensions et la profondeur des cieux. Il nous ravit l'Au-delà, il déplaça le ciel. Mais si nous plaçons l'Au-delà dans ce monde, il restera le nôtre, et personne ne peut nous le ravir. La ligne de démarcation entre ce monde et l'Au-delà n'est pas géométrique, elle est tracée par nos sensations.

Ce monde et l'Au-delà ne sont pas proches l'un de l'autre, de sorte que nous possédons quand même un Au-delà, malgré Copernic.

L'Au-delà, suivant la théorie très scabreuse de Carl du Prel, serait une partie du monde terrestre qui n'intéresse pas notre organisation physique. Cette définition est bien vague, et je trouve que, dans toute cette partie de son ouvrage, l'auteur tourne autour de la question sans donner aucune solution capable d'intéresser le chercheur consciencieux. Je lui préfère de beaucoup Swedenborg, malgré son gnosticisme.

La vie dans l'Au-dela, étant donné que l'Au-delà n'est nullement défini et reste dans les limbes de la métaphysique, me paraît une discussion quelque peu osée ; je vais essayer néanmoins d'en approfondir le côté philosophique, sinon occulte.

La négation de l'absolu présentée par l'*Ignoramus, ignorabimus*, tel est l'exorde appuyé sur ce qu'on pourrait faire, si on poussait à fond les études d'occultisme. Mais pour cela il faudrait cesser d'en discuter la valeur et lui donner libre cours dans nos universités modernes.

De même que l'occultisme démontre scientifiquement la possibilité du dédoublement, de même il donne une définition scientifique de la vie future. Que l'homme transcendantal soit odique ou éthéré, que l'od soit un éther universel modifié ou qu'il ne l'emploie que comme véhicule, peu importe; le corps astral possédera toujours les qualités de l'éther, et ses facultés physiques dépendront de son essence. Si la chaleur et la lumière, l'électricité, le magnétisme et la gravitation sont le résultat des vibrations de l'éther, alors le corps astral doit participer à tous ces phénomènes; et si c'est une qualité de l'éther, de pouvoir transpercer la matière et de pouvoir propager ses vibrations avec une vitesse prodigieuse, alors il faut que ces qualités soient inhérentes aussi au corps astral. Il doit pouvoir traverser les murailles, il doit pouvoir disparaître par le plancher, et les distances terrestres ne doivent présenter aucun obstacle pour son apparition.

Je passerai sous silence les expériences de Kerner (1) et de Perty (2). Les somnambules, dont la voyante de Prévorit, présentent des phénomènes fort curieux,

(1) *Magikon*, n° 41.
(2) *Die mystichen Erscheinungen.*

que le défaut de place m'empêche seul de citer ; Aksakow également.

Les cas d'animisme, de spiritisme, d'hypnotisme, sont trop communs de nos jours pour que j'entre dans des détails circonstanciés qui abondent dans ce livre. La vie dans l'Au-delà s'appuie surtout sur des exemples tirés de Porphyre (1), de Schrepfer (2), de de Rochas, de Hornung, de Kant.

Kant a exprimé la supposition « que l'âme humaine se trouve, dès cette vie, liée à deux mondes à la fois, » et, en parlant de l'état après la mort, il dit : « Quand enfin l'union de l'âme avec le corps physique cessera par la mort, alors sa vie dans l'Au-delà ne sera que la continuation naturelle de la liaison qu'elle a eue avec lui durant la vie d'ici-bas (3). »

C'est-à-dire que la vie inconsciente d'ici-bas est la vie consciente de l'Au-delà.

On parle beaucoup de nos jours du « surhomme » ; et c'est là, en effet, le but que se propose la nature, biologiquement et historiquement. Le véritable « surhomme » sera celui qui réunira en une seule personne l'être trandescendant et l'être physique ; pour lui il n'y aura plus de changements, plus d'états transitoires, il aura triomphé de la naissance et de la mort.

Ille metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus.

(1) *Vita Plotini.*

(2) KERNER, *Magikon*, III, p. 475.

(3) HORNUNG, *Nouveaux Mélanges spiritualistes*, pp. 123-193, 206-219.

Et voilà comment Carl du Prel termine son livre : « J'ai traité de la « physique magique » et de la « psychologie magique » dans mon livre *la Physique magique*. Logiquement, ces deux écrits auraient dû être suivis par la « magie spirite ».

« Le lecteur verra, par ce livre, que la magie forme la base scientifique du spiritualisme, parce que l'agent magique, c'est justement l'homme intérieur et occulte — le corps astral — qui est tout ce qui restera de nous après la mort. Le problème de la magie est donc au fond identique avec celui de l'immortalité ! Tous les deux sont soumis à la même condition, celle de l'extériorisation de l'homme psychique du corps physique. Cette séparation a lieu partiellement et provisoirement par la magie, totalement et définitivement à la mort. Le dernier mot dans la magie — le corps astral — est donc le premier mot de l'immortalité et du spiritisme. Le corps astral, avec sa conscience trandescendante, est l'agent dans les deux cas : tant dans les fonctions occultes des vivants que dans le cas normal des fantômes spirites. Dans la magie des vivants, ces fonctions s'opèrent sans les secours du corps physique, et dans le spiritisme, elles s'effectuent sans la possession d'un corps terrestre. Les forces psychiques de l'homme sont par conséquent identiques avec celles des fantômes spirites, et elles sont soumises aux mêmes lois et aux mêmes conditions. Ces analogies prouvent, plus que toutes choses, que l'on ne peut parvenir à un résultat satisfaisant ni comprendre le spiritisme, si on l'étudie comme une branche isolée. Voilà

pourquoi, si le spiritisme tient à devenir l'une des branches de l'anthropologie, il devrait se proposer comme tâche principale d'étudier et d'exposer ces analogies. Et celui qui a l'intention de suivre ce conseil, doit commencer par l'étude de la magie. »

Moi, je dirai en terminant, que ce livre au titre alléchant, très profond au premier abord pour tout spiritualiste, ne nous apprend rien de nouveau, mais que je laisse aux lecteurs de l'*Initiation* le droit de statuer en dernier ressort.

3 janvier 1905. TREBLEDA.





PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membre du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

SYMBOLES DE LA FRANC-MAÇONNERIE

La Légende d'Hiram

L'acacia m'est connu !

Les symboles de la Science Occulte, conservés jusqu'à nos jours par la Franc-Maçonnerie, peuvent être divisés en deux classes.

Les uns, comme les tableaux des loges, les hiéroglyphes, les couleurs, les cérémonies ne sont plus compris par la plupart des affiliés que dans leur sens le plus grossier, quand ils sont compris.

Les autres, renfermés dans quelques récits comme ceux de la mort d'Hiram ou de J.-B. Molay, sont encore entendus dans plusieurs de leurs significations.

C'est d'un de ces derniers symboles, la légende d'Hiram, que nous allons nous occuper.

L'origine de cette légende est assez intéressante, car elle marque l'origine réelle de la Franc-Maçonnerie moderne. La voici d'après Ragon :

« Cette même année (1646) une société de Rose-Croix, formée d'après les idées de la *nouvelle Atlantis de Bacon*, s'assemble dans la salle de réunion des *freemasons* à Londres. Asmhole et les autres frères

de la Rose-Croix, ayant reconnu que le nombre des ouvriers de métier était surpassé par celui des ouvriers de l'intelligence, parce que le premier allait chaque jour en s'affaiblissant, tandis que les derniers augmentaient continuellement, pensèrent que le moment était venu de renoncer aux formules de réception de ces ouvriers, qui ne consistaient qu'en quelques cérémonies à peu près semblables à celles usitées parmi tous les gens de métier, lesquelles avaient, jusque-là, servi d'abri aux *initiés* pour s'adjoindre des *adeptes*.

Ils leur substituèrent, au moyen des traditions orales dont ils se servaient pour leurs aspirants aux sciences occultes, un mode écrit d'initiation calquée sur les anciens mystères et sur ceux de l'Egypte et de la Grèce, et le premier grade initiatique fut écrit tel à peu près que nous le connaissons. Ce premier degré ayant reçu l'approbation des initiés, le grade de compagnon fut rédigé en 1648 ; et celui de maître peu de temps après ; mais la décapitation de Charles Ier en 1649 et le parti que prit Asmhole en faveur des *Stuarts*, apportèrent de grandes modifications à ce troisième et dernier grade devenu biblique tout en lui laissant pour base ce grand hiéroglyphe de la nature symbolisée vers la fin de décembre (1).

Ceci semble au premier abord contredire certaines de mes affirmations antérieures au sujet de l'origine de la doctrine maçonnique (2) ; mais en réfléchissant

(1) Ragon, *Orthodoxie maçonnique*, p. 29.
(2) Théosophes et francs-maçons (n° 5 du *Lotus*).

un peu il est aisé d'y voir au contraire la confirmation de mon dire.

Quelle est en effet la filière par laquelle cette nouvelle société de 1648 se rattache à l'antique science occulte d'une part, aux templiers de l'autre?

Lisez la biographie d'Asmhole et vous allez retrouver dans cet homme admirable un égyptologue érudit et bien mieux un hermétiste remarquable, un descendant de Jean Dée, l'alchimiste de Londres, auteur de la *Monas hieroglyphica*. Asmhole est un initié des alchimistes, et comme tel il maniera le symbole de main de maître.

Voyez, d'autre part, cette mention des Rose-Croix, les véritables, ceux-là qui président à la naissance de la Franc-Maçonnerie, et vous reconnaîtrez sans peine en eux ces mystérieux *inconnus* que les « frères » devaient tant méconnaître plus tard.

Ne nous écartons cependant pas du sujet qui nous intéresse et revenons à la légende d'Hiram, dont nous connaissons le principal auteur : *Elie Asmhole*.

Comment la légende d'Hiram se distingue-t-elle d'un conte de fée quelconque et pourquoi pouvons-nous la désigner sous le nom d'histoire symbolique?

Une histoire symbolique est un récit combiné de telle sorte que l'évolution des personnages indique exactement l'évolution de la Nature.

Des mythologues modernes ont eu beau jeu à montrer que toutes les histoires se rapportant aux divinités indoues, égyptiennes, grecques, romaines et même au Christ des chrétiens n'étaient que des peintures plus ou moins parfaites de la marche du Soleil.

De là le nom de *mythes solaires* donné à tous ces récits.

Ceci est vrai à condition de ne pas y voir exclusivement ce sens astronomique, et la méthode de la Science Occulte, l'Analogie, va nous éclairer complètement à ce sujet.

La légende d'Hiram étant une histoire symbolique, voyons la raison d'être de ce genre de symbole, et nous pourrons d'autant mieux comprendre les développements que nous en tirerons dans la suite.

S'il est vrai qu'une même loi gouverne tous les phénomènes de la Nature, exposer un de ces phénomènes, c'est exposer tous les autres. Voilà les bases de l'analogie.

Prenons trois exemples pour expliquer ceci : l'évolution d'un grain de blé, la marche du soleil, la fabrication de la pierre philosophale, et voyons si ces trois faits ne sont pas gouvernés par la même loi.

Le grain de blé est destiné à produire un épi tout entier. A peine est-il planté dans la terre qu'une lutte violente s'engage entre le germe qu'il contient et les éléments extérieurs. Un moment, tout est pourri, le grain de blé semble mort pour toujours ; c'est précisément à ce moment qu'il est plus vivant que jamais. Du sein de cette pourriture, de cette noirceur, de ce chaos s'élève le nouvel être se dirigeant vers la lumière ; c'en est fait, le grain de blé vient de se rendre immortel dans les nombreux rejetons qu'il va produire.

Le soleil est destiné à donner la vie à tous les êtres

planétaires qui gravitent autour de lui, ainsi qu'à ce qui les couvre.

A peine a-t-il commencé sa course fécondante qu'une lutte violente s'engage sur terre entre ses bonnes influences et les frimas. L'hiver triomphe bientôt. Plus de soleil bienfaisant, il est mort peut-être pour toujours !

C'est cependant quand la mort semble triompher davantage que la vie possède sa plus grande force. L'hiver, fier de sa cruauté, croit être à jamais le maître, quand l'enfant qui couvait sous son linceul triomphe enfin et l'hiver fuit étonné devant le printemps radieux qui se lève, immortalisant partout les germes par la procréation.

La pierre philosophale est destinée à produire le grand œuvre de l'homme. A peine les éléments qui la constitueront sont-ils en présence dans l'athanor qu'une lutte violente s'engage entre eux. Les belles couleurs disparaissent et la masse semble pourrie pour jamais, tout est noir comme la tête d'un corbeau. C'est alors que l'ignorant se désole et que le sage se réjouit. Du sein de ce chaos sort au bout de quelques temps la blancheur éclatante, indice de vie ; les couleurs apparaissent progressivement ; les éléments de la pierre viennent de se rendre immortels dans les transmutations qu'ils produiront.

Il n'est pas bien difficile de retrouver dans ces trois phénomènes une même loi, celle de la lutte de la vie contre la mort dont on peut énoncer ainsi les phases !

Première phase :

La lutte s'établit entre la vie et la mort. La vie est plus faible et cède à la mort.

Matérialisation progressive. — Le grain de blé pourrit. — L'automne apparaît avec les frimas. — Les couleurs de l'œuvre s'altèrent.

Deuxième phase :

La mort semble triomphante. C'est alors que la vie lutte avec plus de force.

Équilibre entre la Matérialisation et la Spiritualisation. — Le germe couve sous la pourriture. — L'hiver abrite les enfants du printemps. — Des couleurs éclatantes vont sortir de la noirceur.

Troisième phase :

La vie triomphe à son tour. La mort est de nouveau vaincue.

Spiritualisation progressive. — L'épi apparaît. — Le Printemps se manifeste. — Les belles couleurs de la pierre se montrent.

Si donc nous voulons raconter cette merveilleuse loi dans une histoire, nous parlerons d'un homme sage, fort, ou vertueux tué par une scélératesse quelconque ; de la résurrection triomphale du bon et de la punition des coupables.

Le savant n'y voudra voir que l'histoire d'un cycle du Soleil et rira des protestations de l'alchimiste affirmant qu'il s'agit de la pierre philosophale. Il s'agit de tout cela et de beaucoup plus encore dans ces histoires symboliques, et le véritable Rose-Croix à qui l'on demande la clef du grand-œuvre de la Nature se contente de montrer la douzième clef du livre universel en l'expliquant ainsi :

Il faut savoir mourir pour revivre immortel.

Dans les antiques initiations égyptiennes, quand le voile qui cachait le sanctuaire venait de s'abaisser devant les profanes, le récipiendaire assistait à une étrange scène. Le grand prêtre lui racontait de nouveau cette histoire du meurtre d'Osiris que tout Egyptien connaissait dès son enfance ; mais le futur initié devinait sous cette nouvelle manière d'exposer la légende un côté mystérieux inaperçu par lui jusque-là. Bientôt les épreuves de l'initiation psychique allaient l'éclairer davantage.

« En Egypte, le 3e grade se nommait *Porte de la mort.* Le cercueil d'*Osiris* qui, à cause de son assassinat *supposé récent*, portait encore des traces de sang, s'élevait au milieu de la *salle des morts*, où se faisait une partie de la réception. On demandait à l'aspirant s'il avait pris part au meurtre d'Osiris ; après d'autres épreuves et malgré ses dénégations, il était frappé ou on feignait de le frapper à la tête d'un coup de hache ; il était renversé, couvert de bandelettes comme les momies ; on gémissait autour de lui ; des éclairs brillaient ; le mort *supposé* était entouré de feu, puis rendu à la vie (1). »

Dans la moderne initiation maçonnique, le récipiendaire, que ce soit un brave épicier ou un professeur du collège de France, n'est pas peu étonné de s'entendre raconter l'histoire du meurtre du forgeron biblique. Le sens du symbolisme est à tel point ignoré à notre époque que l'esprit est déconcerté devant ces

(1) Ragon, *Orthodoxie maçonnique*, p. 101.

rites qui, bien qu'admirablement conçus, passent pour ridicules. Sans vouloir cependant nous arrêter davantage sur ce point, abordons cette légende, pour en chercher ensuite les divers sens les plus faciles à découvrir.

Salomon, voulant élever un temple à l'Éternel, demanda l'appui de son voisin le roi de Tyr. Celui-ci lui envoya les plus habiles de ses ouvriers, entre autres l'homme chargé de diriger les travaux du Temple, un architecte nommé Hiram.

C'était un homme aussi farouche qu'instruit. Élevé au milieu des forêts sauvages, la Nature était sa seule directrice ; il en pénétrait les plus profonds mystères par la seule force de sa merveilleuse intuition.

Dès son arrivée, Hiram partagea les ouvriers en trois grandes classes ; à sa droite se rangèrent ceux qui travaillaient le bois, à sa gauche ceux qui s'occupaient des métaux ; enfin au milieu se trouvaient les travailleurs de la pierre.

Quand la division par classes, suivant la profession, fut accomplie, Hiram divisa chacune des classes en trois parties, d'après le savoir de ceux qui les composaient.

Les moins instruits constituèrent dans chaque classe les *apprentis* ; ceux qui étaient habiles dans les travaux qu'ils exécutaient furent les *compagnons* ; enfin ceux qui dirigeaient les autres furent les *maîtres*.

Afin d'empêcher toute confusion entre ces ordres, chacun des membres reçut une parole mystérieuse indiquant sa place dans la hiérarchie ; les apprentis

se reconnaissaient en prononçant la parole *Jakin*, les compagnons en disant *Bohaz* ; les maîtres en épelant la mystérieuse tétrade des initiés : יהוה

Tel est l'ordre admirable suivant lequel le sage Hiram établit sa hiérarchie.

Le savoir seul permettait aux ouvriers de s'élever d'un rang, et cette sage mesure fut cependant la cause du meurtre d'Hiram.

Trois méchants compagnons voulurent arracher de force au grand architecte du Temple la parole mystérieuse des maîtres et ourdirent à cet effet le plus infâme complot. Les maîtres se réunissaient chaque jour dans une chambre située au milieu du temple et la porte située à l'Orient leur était réservée. Le sage Hiram sortait le dernier de tous, après s'être assuré par lui-même de la bonne exécution de ses ordres.

Connaissant cette particularité, les trois compagnons s'embusquèrent chacun à l'une des trois uniques portes et attendirent la sortie du grand architecte.

Hiram, les travaux de la journée accomplis, se dirige vers la porte du Sud, où il trouve *Jubelas* qui lui demande la parole des maîtres. Avec sa douceur habituelle, Hiram fait remarquer au compagnon que le savoir seul permet la connaissance de la mystérieuse formule ; le compagnon veut frapper Hiram à la tête avec la pesante règle de fer de 24 pouces dont il s'est armé ; le maître détourne le coup et n'est atteint qu'à la gorge.

Hiram se rend alors à la porte de l'Occident qui servait d'entrée commune à tous les ouvriers. Là se

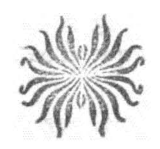
trouvait *Jubelos* qui, sur le refus du maître de livrer son secret, le frappe au cœur avec sa pesante équerre.

Tout étourdi, Hiram se traîne jusqu'à la porte de l'Orient où *Jubelum*, rendu plus furieux encore que ses complices par le refus de l'architecte, l'achève d'un coup de maillet sur le front.

Les trois scélérats s'interrogèrent mutuellement et, voyant que leur plan avait échoué, n'eurent plus qu'un désir : faire disparaître les traces de leur forfait.

Ils cachèrent le cadavre dans les décombres, et le lendemain, au petit jour, le portèrent dans une forêt voisine, où ils l'ensevelirent. Une branche d'acacia indiqua seule le tombeau du plus grand des hommes.

(*A suivre.*) PAPUS.



Méditations sur le sens social de l'Ecce Homo et du Calvaire

Et dicit eis : Ecce Homo.
(JOANNES, XIX, 5.)

Parmi les sens occultes des livres sacrés de la tradition judéo-chrétienne, l'un des moins connus, sinon des plus obscurs, est certainement le sens social.

Si ce sens, qui, aux yeux du lecteur averti et en possession des clefs ésotériques, éclate partout dans le Sépher et surtout dans l'Évangile, a été occulté avec un tel soin, c'est que la loi sociale, la loi de vie de l'humanité qu'il promulgue est en contradiction complète avec la loi politique et païenne, la loi de la fatalité et de la mort.

Or, cette loi païenne, que Moïse désigne sous le nom de loi de Nimerod, domine la terre depuis le schisme d'Irshou et plus particulièrement la chrétienté depuis Constantin.

C'est elle qui s'est manifestée dans la suite des âges, qui se manifeste encore dans tous les Gouvernements des nations, qu'ils soient empires, royautés ou républiques nominales ; et c'est elle qui continuera à le

faire, tant que les peuples n'auront pas retrouvé leur loi sociale, la loi du Sépher et de l'Évangile, la loi de nos ancêtres les Templiers, la parole perdue de l'ancienne maçonnerie.

Tous ces Gouvernements, pour maintenir leur domination sur les nations qu'ils tyrannisent, plutôt qu'ils ne les dirigent et les protègent, avaient donc et ont encore tout intérêt à ce que les peuples ne pussent et ne puissent revenir à la loi sociale, qui seule peut assurer le juste équilibre entre les gouvernants politiques et les gouvernés sociaux.

A mesure donc que la loi politique des gouvernants l'emporta sur la loi sociale des gouvernés, le voile fut volontairement épaissi sur le sens social traditionnel des livres saints. Et quand le sacerdoce chrétien, seul alors qualifié pour lever le voile et traduire au grand jour le sens occulté, se mit, au quatrième siècle, à la remorque du césarisme, avec le secret espoir de s'y substituer un jour, le voile retomba plus lourd que jamais sur le Sépher et l'Évangile.

Désormais le Nimerodisme régnait seul sur l'humanité désorbitée et dépouillée de la règle qui constitue son unité et sa force sociales.

Cette tradition ne fut cependant pas perdue pour l'humanité tout entière ; quelques initiés la conservèrent et se la transmirent dans le plus grand secret : Étincelle vivante couvant sous la cendre des nations anarchisées, Esprit du Dieu vivant, levain dans la pâte des peuples pétrie sous la main du césarisme triomphant.

Trop tôt, pour leur propre malheur et pour celui

du monde, les Templiers, qui la possédaient, cette tradition sainte, la voulurent rétablir.

Aussitôt, oubliant leurs querelles, le pape et le roi, les deux manifestations césariennes de l'époque : Clément V et Philippe IV, s'unirent pour écraser dans l'œuf cette renaissance de la loi sociale, qui, rétablie, était, à brève échéance, le renversement de leur rêve anarchique d'universelle domination.

Le voile retombait encore ; et il faudra arriver jusqu'à nos jours pour voir cette loi sociale découverte et exposée dans toute son éclatante lumière par cet inspiré, par ce génie chrétien qu'est notre très vénéré maître : le marquis de Saint-Yves d'Alveydre.

*
* *

Cette très brève et forcément plus qu'incomplète exposition, est cependant la clef indispensable, qui seule permettra à ceux qui ignorent encore ce qu'est le christianisme dans son essence, à ceux qui pensent qu'il n'est qu'une copie ou une démarcation de religions plus anciennes, d'entr'ouvrir et d'entrevoir l'immense profondeur qui se cache sous la trame légère et apparente des paraboles évangéliques.

Heureux serai-je, si je puis tout à l'heure, dans les quelques paroles qui vont suivre, leur faire soupçonner, que Jésus, le Christ douloureux et sanglant du Calvaire, loin d'être un imposteur, un illuminé, ou simplement un mythe, est plus qu'un Nazaréen, plus qu'un Nabi, plus encore qu'un suprême initié essénien, plus même qu'un homme, qu'il est un Être universel et éternel, éternellement et universellement vivant.

*
* *

Le Christ est devant Pilate, et le proconsul romain, le représentant du César, de l'anarchiste couronné et nemrodien qui domine le monde, lui pose cette question : « Es-tu le roi des Juifs ? » et le Christ lui répond : « Tu l'as dit. »

Ceci n'a l'air de rien et ceci est tout. Le Christ vient lui-même d'affirmer ce qu'il est : Il est roi, mais non le roi des Juifs, le MéLeC HaIéOuDIM, dans le sens où l'entend le Romain agnostique. Il est, dans le sens réel, mais occulte du mot : IéOuDIM, roi de la manifestation quaternaire universelle d'Ioh.

Voilà la vérité. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ; le Verbe a parlé !

Et Pilate renvoya Jésus et commanda qu'il fût battu de verges. Puis, il le fit ramener devant lui et le présentant sanglant et meurtri à la foule, il dit : Ecce Homo ! (Voilà l'Homme !)

Pour la seconde fois le Verbe a parlé ! Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende !

Mais cette fois, ce n'est pas le Verbe divin, ce n'est pas le Verbe du Dieu vivant et de la loi sociale, c'est celui de la loi anarchique et païenne, qui, dans son orgueil satanique et par la bouche inconsciente de son représentant Pilate, proclame le Christ symbole, que dis-je, synthèse vivante de l'humanité telle qu'elle est devenue sous sa domination.

Oui, c'est bien là l'Humanité, l'Humanité privée de sa loi sociale, de sa loi de vie, l'Humanité au pouvoir et sous le joug de la loi politique, de la loi de

mort. Oui, le Christ est bien la synthèse, la synthèse vivante, éternelle, de l'universelle Humanité.

Et le texte hébreu ne s'y trompe pas. Pilate ne dit pas : HiNeH AISh, voilà un homme, un homme parmi les autres hommes, mais bien : HiNeH HaADaM, voilà l'Adam, voilà l'homme universel.

« Le voilà l'Homme ! le voilà ce Roi de la Manifestation quaternaire universelle d'Ioh ! Voilà ce que j'en ai fait, moi, l'Antisocial, le Nimerod, l'Anarchie couronnée !

« Tu es roi, certes, et le manteau qui couvre tes épaules indique assez ta suprême dignité ; mais ce lambeau de pourpre qui e blesse, plus qu'il ne te défend, est l'emblème de la loi du DaM, de la loi de sang. C'est la couleur de Shiva le destructeur, la couleur qui, d'après une loi qu'elles ne soupçonnent même pas, tient le symbole de toutes les anarchies : qu'il soit le manteau qui revêt le César, l'anarchiste couronné d'en haut qui écrase l'anarchisé d'en bas; ou le drapeau qui guide le démagogue, l'Anarchie d'en-bas se ruant à l'assaut de l'Anarchie d'en haut, dans l'espoir de la remplacer à son tour.

« Car tu es l'homme que j'ai fait !

« Tu es roi, certes, et la couronne qui ceint ton front en est une preuve évidente; mais cette couronne est un lacis d'épines aiguës et meurtrières. Chacune d'elles est un dogme de la théologie sophistiquée, de la philosophie métaphysique et vaine, de la science agnostique et frelatée, du faux savoir dont parle le livre de Job.

« Chacun de ces dogmes déchire ton intelligence

comme chaque épine fait saigner ton front; le doute te torture, comme la couronne de douleur étreint ta nuque.

« Car tu es l'homme que j'ai fait !

« Tu es roi, certes, le sceptre que ta main érige, le démontre encore une fois. Mais ce sceptre : ta raison dont tu es si fier; ce sceptre : ta raison qui te fait roi de l'Univers, n'est qu'un roseau, un roseau qui ploie indifféremment à tous les vents du ciel.

« Et c'est ce roseau, cette raison, ce sceptre qui me sert, ô dérision, à frapper sur ta couronne, pour faire plus profondément encore pénétrer dans ta chair douloureuse et meurtrie les épines blessantes; pour graver plus intimement dans ton intelligence les dogmes corrupteurs et les notions du faux savoir; pour augmenter de plus en plus tes tortures intellectuelles.

« Car tu es l'homme que j'ai fait !

« Tu es roi, certes, et la foule hurlante qui s'agite autour de toi, est celle de tes sujets; mais tes yeux sont couverts d'un voile, tes mains sont liées, et les forces élémentaires du quaternaire effectué dont tu es roi, te soufflètent impunément, te couvrent le visage de leur bave de rage accumulée contre toi, leur maître, et toi, tu ne sais d'où viennent les coups qui te sont portés, et tu es impuissant à t'en défendre.

« Car tu es l'homme que j'ai fait ! »

*
* *

Mais le tableau n'est pas achevé, la synthèse n'est pas encore complète.

Sous le fardeau lourd de sa croix, le Christ, l'Humanité synthétique, gravit la route du Calvaire. Sous la charge énorme, il s'affaisse, meurtrissant ses genoux aux pierres du chemin. Il se relève pourtant et continue le lugubre pèlerinage, car il *faut* qu'il l'achève et il l'achèvera !

« Et maintenant te voilà : Dieu-Homme, Homme-Dieu ! Tu es roi et sur ton trône ! Tu as retrouvé ton plan ! Entre le monde des Shamaïm et celui de l'Aretz tu planes : Centre du quaternaire des éléments !

« Tu es là tout entière, Loi sociale Humaine, Humanité torturée et tuée par la loi politique inhumaine et féroce !

« Que ta tête saigne, meurtrie, déchirée par la couronne de fausse science que lui a imposée l'enseignement agnostique et vain qui te torture sans relâche, pour ne te satisfaire jamais !

« Que ta poitrine soit ouverte et ton cœur percé; donne jusqu'à la dernière goutte de ton sang au pouvoir sans mesure et sans frein, qui sacrifie à sa puissance militaire, Moloch infernal jamais assouvi, le plus pur et le meilleur de l'Humanité tout entière !

« Que tes mains et tes pieds soient fixés, cloués à la Matière, afin que tu ne puisses ni progresser, ni travailler utilement à ton bien-être et à ton affranchissement !

« Et maintenant que tu as traîné, toute ta vie, le lourd fardeau de la croix journalière que t'imposa le Césarisme inarbitré, meurs rivé à ce fardeau, sans un mot de tendresse, sans un regard de pitié, le

désespoir au cœur et la parole de doute sur les lèvres : « Eli, Eli, lamma sabbacthani ! »

Oh ! cette parole de doute et d'agonie morale, cette parole épouvantablement angoissante pour tant de cœurs douloureux, nous la comprendrons maintenant ; car quelle autre parole pouvait sortir, en ce moment suprême, de la bouche de celui qui voulut incarner et synthétiser jusqu'à la mort l'Humanité douloureuse et dévoyée, l'Humanité plongée dans les infernales ténèbres de l'ignorance de sa loi de vie et que, par conséquent, nul rayon de la lumière-vivante ne pouvait illuminer.

*
* *

Arrêtons-nous. Il ne faut pas sonder trop profondément les mystères ; contentons-nous, quand Dieu nous le permet, d'y jeter un timide regard. Trop de lumière éblouit, et les audacieux qui veulent fixer l'éclatant soleil, sont en danger de perdre la vue pour toujours.

Qu'il nous suffise, pour le moment, d'avoir levé un coin du voile évangélique, d'avoir vu et contemplé le Christ douloureux.

Et puissions-nous avoir puisé dans cette contemplation le désir de plus en plus ardent de travailler de tout notre pouvoir à l'avènement promis du Paraclet, du Christ glorieux !

C'est à cette œuvre qu'ont voué leur vie les Initiés chrétiens nos ancêtres, c'est à cette œuvre que nous devons vouer la nôtre. Et si nous n'avons pas la joie de voir dès cette vie l'édification complète du Temple-

Vivant, à laquelle nous aurons apporté notre pierre, consolons-nous comme se sont consolés nos aïeux, en pensant que d'autres viendront après nous pour couronner l'édifice.

Mais n'oublions pas que ce n'est point derrière les nuées abstraites d'un ciel métaphysique que nous devons chercher un Christ aussi abstrait et aussi métaphysique que ce ciel.

C'est en nous-mêmes, dans notre intimité la plus profonde et la plus vivante que nous le trouverons, ce Christ ; c'est en nous-même, et dans l'Humanité vivante que nous devons l'édifier le Temple du Dieu-Vivant, en restituant à cette Humanité la loi sociale vivante qui doit la faire se confondre avec le Christ glorieux, s'unifier en lui et régner avec lui, dans l'Universalité et l'éternité du Temps sans bornes.

Amen.

Le 7 décembre 1904. SAIR.



LA KABBALE PRATIQUE

D'après la Théosophie chrétienne

*Traduction de la «Magie numérale» d'*ECKARTHAUSEN

(*suite.*)

Il y a dans l'homme une triple relation avec les trois △ de la nature;

La tête = à l'intellectuel △ ;

La poitrine = au céleste △;

Le ventre = à l'élémentaire △.

1 2 3

Intelligence — vie — production

Qu'on observe exactement, avant tout, que la première force de toutes les choses dans tous les créés ne se manifeste d'abord que par △ 3.

C'est dans cela que repose la cause, qu'il n'y a que trois manifestations du corps, qu'il n'y a que trois extensions possibles de l'étendu, qu'il n'y a que trois figures principales dans la géométrie et qu'il n'y a que trois éléments, la terre, l'eau, le feu.

Mais qu'on distingue exactement le ternaire intellectuel et saint du ternaire de la nature, et qu'on pense que, dans le ternaire spirituel, 3 est dans 1,

mais que dans le ternaire de la nature 1 est dans 3, et c'est pourquoi ces deux ternaires ne pourront jamais être confondus, sans commettre les plus grandes fautes et erreurs dans les calculs.

La progression du nombre 3 multipliée par elle-même, ce qui donne le produit 9, fait le nombre du sensuel, par lequel tous les nombres peuvent être réduits et résolus. Qu'on ajoute à quelque nombre que ce soit le nombre 9, l'addition du produit fait le nombre donné, ce qui deviendra plus clair par un exemple, dans lequel le triple ternaire du système créateur se découvre en tout.

Qu'on mette des nombres arbitraires, comme :

33 23 41 52.

Qu'on ajoute à chaque nombre 9, comme : 9 et 3 font 12, $9 + 3 = 12$, etc, on aura :

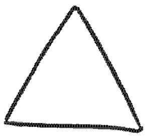
12 11 13 14
12 12 10 11

Qu'on fasse l'addition de ces nombres : $1 + 2 = 3$, et on aura :

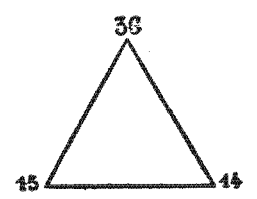
12	3	11	2	13	4	14	5
12	3	12	3	10	1	11	2
33		23		41		52	

De cette qualité du ternaire un autre problème s'en suit, d'où on peut calculer les choses les plus miraculeuses de la nature ; il est impossible qu'on les puisse expliquer clairement à celui qui n'a jeté un regard

plus profond dans l'intérieur de la nature. Qu'on mette le ternaire, comme :



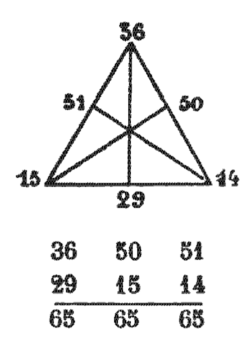
Qu'on ajoute à ce ternaire trois nombres arbitraires, comme :



Qu'on fasse leur addition selon les lignes, comme

$15 + 36 = 51,\ 36 + 14 = 50,\ 15 + 14 = 29.$

Qu'on mette :



On a trois nombres égaux, types du ternaire. Le ternaire est parfait par sa triple augmentation; par

la longueur, la largeur et la profondeur. Il est le premier nombre cube ; car à un corps à trois dimensions on ne peut ajouter rien de plus.

Les choses tant corporelles que spirituelles se composent de trois, comme :

1	2	3
commencement	milieu	fin = 3
1	2	3
passé	présent	futur = 3
1	2	3
ligne	superficie	corps = 3
1	2	3
point	ligne droite	ligne circulaire = 3

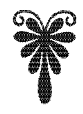
Le nombre 3 est propre aux formes sensuelles, comme 2 l'est à la matière produisante, et 1 au créateur.

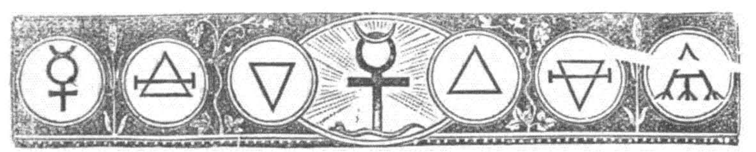
Par le nombre 3 se groupent toutes les choses de la nature. $3 \times 3 = 9$. 9 choses supérieures ; 9 divisions des inférieures ; 9 choses qui se produisent, et 9 qui se détruisent ; enfin dans $\frac{27}{9}$ toutes les 27 proportions de la musique sont contenues, et dans $\frac{72}{9}$ le grand secret des cabalistes repose, comme ils formaient le nom de Dieu avec 4 lettres ou du nombre 4 les 72 anges, qui font $\frac{72}{9}$, ou la répétition du ternaire par 3.

$$\begin{array}{c} 3 \\ 3 \quad\quad 3 \\ \hline 9 \end{array}$$

Qu'on ne s'imagine pas que tout ce que je viens de dire soit des rêveries arbitraires ou des produits d'une fantaisie égarée ; ce sont des vérités absolues qui sont essentiellement dans la nature. Personne ne peut nier, que 2 fois 2 font 4 ; de même personne ne peut nier, que toutes les figures géométriques naissent du point, de la ligne circulaire ou courbée, et tous les nombres dans l'infini de 1, 2, 3, 4. Autant le nombrable nous paraît incommensurable, autant il peut nous devenir compréhensible, si nous le réduisons aux premiers principes. La géométrie obtient certains résultats des grandeurs et distances les plus éloignées par trois lignes. Des hommes, qui n'ont jamais pensé et qui n'ont aucune idée des mathématiques, ne peuvent certainement pas comprendre ces vérités, mais celui qui pense et cherche tranquillement trouvera.

(*A suivre.*) ECKARTHAUSEN.





PARTIE LITTÉRAIRE

LA MORT DU GRAND BARDE[1]

Sur les bords de la Baie (2), un Grand Barde chantait,
Ses accents se mêlaient aux murmures des ondes,
La nature, charmée, en silence écoutait,
Et les âpres écueils et les grottes profondes :

Prêt à te quitter, terre chérie,
Ma patrie,
Je sens à mes yeux perler un pleur
De douleur.

O mon pays, verte Armorique,
Clairs horizons, mer féerique,
Plaines d'azur chères aux dieux,
Menhirs branlants, ciel radieux,

Prêt à vous quitter mes sens sont émus
Et mon âme pleure.
Ah ! bientôt mes yeux ne vous verront plus,
Il faut que je meure !

Et le divin chanteur vers le flot murmurant
A pas lents descendit; l'onde, en une caresse
Jusqu'à lui s'éleva, dans le gouffre attirant
Le voyant disparut en son chant de tristesse :

Prêt à te quitter, terre chérie,
Ma patrie
Je sens dans mes yeux perler un pleur
De douleur.

---

(1) *Grand chef des bardes ou « voyants »*.
(2) *La Baie des Trépassés*, légendaire en Bretagne.

O mon pays ! Douce Armorique,
Grève chantante et féerique,
Dolmens géants aimés des dieux,
Peulvans sacrés, bois radieux,

Prêt à vous quitter mes sens sont émus
Et mon âme pleure,
Voici que mes yeux ne vous verront plus,
Il faut que je meure !

Puis la voix s'éteignit..., les flots silencieux
Du Grand Barde endormi formèrent l'humble tombe
Mais on entend le soir son chant mystérieux
Quand sur le Raz des Morts lentement la nuit tombe;

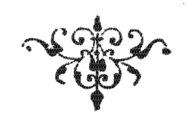
A ton souvenir, terre chérie,
Ma patrie,
Je sens dans mes yeux perler un pleur
De douleur.

O mon pays, blonde Armorique,
Triple crom-leck au mur cyclique,
Milieu sacré hanté des dieux,
Temples d'Hésus, cairns des aïeux,
Je vous ai quittés les sens tout émus,

Et mon âme en pleure.
Les Dieux l'ont voulu ! Je ne vous vois plus !
Il faut que tout meure !

Combes, Léon.

Les Souffles de l'Au-delà.



RÊVE NOIR

L'homme est un nautonier qui lutte avec courage
Contre les éléments, sous un ciel orageux,
Et qui fixe, éperdu, d'un regard anxieux,
L'Espérance enchaînée aux roches du rivage.

Sans cesse, redoublant et d'ardeur et de rage,
Convoitant le fantôme aux charmes radieux
Il cherche à le saisir... mais les flots furieux
Soulèvent contre lui leur puissance sauvage !

Parfois il croit l'atteindre, et, pris d'un fol espoir,
Il tend déjà les bras vers l'affreux récif noir
D'où la vierge sourit, frêle, mystérieuse...

Il l'approche... il la touche !... Un éclair fend le ciel,
L'ouragan se déchaîne et la vague houleuse
L'entraîne, en ses replis, loin du rêve éternel !...

MAHOT DUTRÈB.



ORDRE MARTINISTE

Les tenues des loges de Paris ont repris leur marche normale et nous avons souvent la visite de FF.·. de l'étranger.

Nous poursuivons l'organisation des groupements des Loges de province et des membres isolés de manière à faciliter les travaux collectifs ou individuels. Notre bulletin *l'Initiateur* sera des plus utiles à ce propos.

Nous serons reconnaissants aux Loges de province et aux délégués locaux de nous soumettre leurs idées au sujet de cette organisation.

Le mouvement Martiniste prend en ce moment une très grande extension à l'étranger.

UN SECRET PAR MOIS

Voici un secret de magie naturelle qui pourrait peut-être avoir une certaine action soit sur les muscles, soit sur l'imagination, soit en concentrant l'attention, sur les jambes, car il s'agit d'un secret pour éviter la fatigue de la marche. Prenez donc de l'herbe qu'on appelle armoise, surtout au mois de juillet. Procurez-vous un jeune lièvre; avec sa peau découpée en lanière, faites des jarretières dans lesquelles vous placerez l'armoise ; recousez solidement et attachez ces jarretières lorsque vous voudrez faire une marche longue. Les vieux bouquins en disent merveille.

G. PHANEG.

LES MOUVEMENTS SUBCONSCIENTS ET LA TRANSMISSION DE LA PENSEE

M. Fabius de Champville a publié dernièrement un long article sur la transmission de pensée (Voir *Journal du magnétisme*, deuxième trimestre 1904). A ce sujet, il n'est pas sans intérêt de dire le peu que nous savons ; peut-être ces quelques lignes provoqueront-elles un léger mouvement de curiosité dans la foule, toujours avide de choses merveilleuses.

La transmission de pensée peut encore s'opérer très facilement ; l'expérience est absolument concluante et pratique, et tout le monde peut la réaliser. Il est bien entendu qu'on ne doit pas se rebuter après une expérience avortée ; ici, comme en toutes choses, il faut apporter quelque persévérance. Du reste, j'ai moi-même expérimenté à plusieurs reprises, et si les premières tentatives ne me donnèrent pas des résultats satisfaisants, du moins, j'ai eu la satisfaction de voir mes efforts couronnés par un succès auquel j'étais loin de m'attendre, si promptement obtenu. En outre, cette expérience, qu'on connaît peut-être, n'engage à rien ; elle n'est pas ce qu'on est convenu d'appeler scientifique ; elle constitue simplement un amusement, mais un amusement qui intéressera sûrement les personnes désireuses de connaître ce qu'il y a de vrai dans la transmission de pensée.

Il faut choisir un sujet, « un sensitif », qu'on envoie dans une pièce contiguë, afin qu'il ne sache pas ce qu'on veut lui faire dire. On se concerte ensuite, on se communique ce qu'on va faire, par exemple penser que le sujet mettra du sucre dans un verre d'eau (le verre d'eau étant posé sur une table, à côté d'un sucrier), ou encore qu'il prendra dans la poche d'un monsieur présent la montre de celui-ci, ou tout autre objet qui s'y trouve. Rappeler le sujet, et le faire pivoter sur lui-même, pendant deux ou trois minutes. Ensuite, deux personnes lui appliquent les mains autour du cou, de telle manière que les doigts se touchent, mais sans appuyer. Il faudra, au préalable, avoir

soin de poser un bandeau sur les yeux du sujet. Les deux expérimentateurs penseront, avec force, à ce que le sujet doit faire. Celui-ci hésite quelques instants, va, vient, presque automatiquement, et, finalement, atteint le but fixé, à la grande stupéfaction des spectateurs qui n'en peuvent croire leurs yeux.

Comme on le voit, l'expérience est très simple, et mérite seulement un peu de persévérance si l'on ne réussit pas la première fois, ce qui est assez rare. Essayez et vous serez surpris vous-mêmes du résultat obtenu. En s'amusant, on s'instruit et c'est quelquefois d'une simple observation que naît une loi scientifique, témoin J. Gall, le célèbre phrénologiste. Il remarqua, étant encore écolier, que ses camarades dont les yeux étaient gros et repoussés à fleur de tête apprenaient beaucoup plus facilement leurs leçons que les autres, d'où est née la phrénologie.

9 septembre 1904.

(*Revue Hermétique.*) A. PORTE DU TRAIT DES AGES.

Une Icone historique miraculeuse

Depuis de longs siècles, le couvent Saint-Serge de la Trinité, près de Moscou, est dépositaire d'une Icone, qui a joué un rôle dans l'histoire guerrière de la Russie, et qui vient également d'être envoyée à Saint-Pétersbourg, pour accompagner les troupes dans l'Extrême-Orient.

Cette Icone se trouvait jusqu'à présent au-dessus de la porte sud du tabernacle, dans le temple de Saint-Serge. Elle représente l'apparition de la Vierge à ce saint et est peinte sur une planche prise au cercueil de ce dernier, ayant 6 pouces de long et 7 de large. L'antique cadre qui l'entoure est d'or massif, orné de pierreries. Elle est enfermée dans un étui d'argent ciselé, représentant des têtes d'anges, et sur les côtés duquel on voit la liste de tous les combats où elle s'est trouvée.

Elle accompagna le Tsar Alexis Michaëlowitch et son fils Pierre-le-Grand, dans toutes leurs campagnes (dix-septième siècle). Pendant les guerres intérieures du règne

d'Alexandre Ier, elle ne quitta pas les troupes du Tsar, qui, lui-même, avait été béni avec l'Icone par le métropolitain Platon.

C'est l'archimandrite Nikou, qui a été chargé de porter l'image miraculeuse à Saint-Pétersbourg.

École pratique de massage et de magnétisme

A partir du 1er février, les Cours théoriques auront lieu dans l'ordre suivant :

Lundi : *Théories et Procédés*. Professeur, M. H. Durville.

Mercredi : *Massage hygiénique*. Professeur, M. Loury

Vendredi : *Anatomie*. Professeur, M. le docteur Ridet.

Samedi : *Physique magnétique*. Professeur, A.-M. Durville.

Vers fin mars, M. le docteur Encausse commencera son cours de *Physiologie* et M. le docteur Ridet, le cours de *Massage médical*.

Les *Cours cliniques* ont lieu régulièrement le jeudi et le dimanche à 9 heures du matin.

Henri Durville.

Compte rendu des Livres

Pour combattre la toux et les maladiès inflammatoires des poumons, de la fièvre et des bronches, rhumes, bronchite, catarrhe pulmonaire, fluxion de poitrine, pleurésie, phtisie pulmonaire, etc. — Avec 2 figures, par H. Durville. — Paris, librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri.

Grâce aux efforts de M. Durville, à son école, à ses théories basées sur des études approfondies, à sa constante recherche de la vérité, de tout ce qui peut contribuer au bien de l'humanité, le magnétisme est de nos jours une des branches les plus importantes, les plus incontestable-

ment utiles de la science moderne. Ses résultats, étouffés trop souvent par un scepticisme de mauvais aloi, s'imposent aux médecins, qui ne peuvent nier ses effets et sont obligés, après bien des réticences, de consentir à s'y arrêter et à reconnaître son importance. Durville, plus que tout autre, mérite qu'on le remercie du progrès réel que ses écrits, ses expériences, sa perspicacité, ses observations, ont fait faire au magnétisme.

Ses brochures sont toutes d'un puissant intérêt : Il enseigne le moyen d'éviter les médicamentations désagréables et de se guérir rapidement. Je comprends que les médecins ne soient pas trop disposés à la propagande de ses théories, qui ne profitent qu'à ceux qui veulent se guérir vite et bien et sans frais excessifs. L'homme qui sert la grande cause de l'humanité, doit, pour triompher de ses adversaires, poursuivre vaillamment son but, sans s'arrêter aux complications qu'il rencontre sur son chemin.

C'est ce qui a conduit H. Durville à l'admirable résultat obtenu, mais que d'énergie il lui a fallu et combien il a dû bénir le ciel d'avoir auprès de lui la femme admirable qui l'a secondé avec tant d'affection et de dévouement dans la lutte !

Voilà la toux, mal très commun, répandu partout : se douterait-on qu'on peut enrayer la toux avec un peu de volonté?

Durville part de ce principe qu'on ne tousse point en dormant, parce que la volonté n'exerce plus d'action sur les muscles qui entrent en fonction dans la toux. Au théâtre, à l'église, où le silence est de rigueur, surtout si l'attention est fortement tendue pour voir, entendre et comprendre, quelque enrhumé qu'on soit, on résiste au besoin de tousser. Sitôt libres, souvent même avant de sortir, la toux éclate de toutes parts, quinteuse, aiguë ou grave, parce que l'attention n'est plus portée sur un sujet hors de soi et que l'on ne fait pas acte de volonté pour y résister.

Mais, à côté de cela, si une personne tousse, dix, vingt, cinquante personnes l'imitent ; car, comme le rire et le bâillement, la toux a une origine nerveuse qui a quelque chose de communicatif et de contagieux.

« Donc, ne tousser que lorsque la toux est nécessitée

par le besoin d'expectorer. Pour cela, il faut vouloir ne pas tousser lorsqu'un besoin inutile se fait sentir, et le vouloir avec persévérance, avec ténacité, afin d'en prendre l'habitude. La volonté est plus efficace si l'on cherche à faire une dérivation en exécutant des mouvements de déglutition. La seule difficulté qu'il y a, c'est d'y penser au moment où le besoin se fait sentir. »

Durville, dans ce petit traité si pratique et si usuel, passe ensuite en revue le rhume, la bronchite, la bronchorrée, la pneumonie, la pleurésie, la pleuro-pneumonie, la broncho-pneumonie, la pleurodynie, la phtisie pulmonaire.

« Le magnétisme constitue le moyen le plus puissant que la nature ait mis à notre disposition pour la guérison des maladies, et c'est surtout dans les cas aigus où il agit le plus rapidement. ».

Celse, médecin romain, prescrit les frictions dans la pleurésie ; Deleuze dit que, presque toujours, le pouls devient régulier, lorsque le magnétisme agit bien ; ce dernier développe *les forces médicatrices*. Du Potet n'est pas moins affirmatif dans sa *Thérapeutique magnétique*.

Durville se fait un devoir de nous montrer ensuite le mode de traitement de chaque catégorie de maladies. Le magnétisme procure presque toujours un soulagement réel, qui, s'il ne guérit totalement, adoucit du moins beaucoup les souffrances préliminaires du malade.

« La pleurodynie cesse toujours facilement, surtout sous l'action de l'application des mains, et ensuite de l'effleurage et de la friction traînante, pratiqués sur la poitrine, de la colonne vertébrale au sternum, en suivant le trajet des côtes. »

Les maladies aiguës graves, les chroniques, suivant leurs périodes, demandent un mode de traitement spécial que Durville développe ici. Il nous parle aussi, à la page 30, de nombreux exemples de cures cités par Mialle, Olivier, D. Strong, Demôle, le *Journal du magnétisme*, le docteur Teste, Millet, etc.

Ce petit livre, qui est le premier d'une nouvelle série, fait le plus grand honneur à M. Durville. Il est intéressant à lire, aisé à comprendre, et suffisamment documenté pour convaincre.

L'Administrateur de l'*Initiation* s'est créé une telle notoriété comme professeur et comme libraire que son éloge n'est plus à faire. Néanmoins, j'éprouve un sensible plaisir à conseiller la lecture de cet opuscule à tous nos abonnés et lecteurs.

10 janvier 1905.

TRAIB YDRAH.

*
* *

Librairie Générale des Sciences occultes. — La Bibliothèque CHACORNAC, 11, quai Saint-Michel, met en vente la deuxième série des **Choses magiques**, de M. SANTINI DE RIOLS, c'est-à-dire les « **Pierres magiques** », qui font suite aux « **Parfums magiques** », et qui seront suivies elles-même par les « **Nombres magiques** ». C'est un recueil très complet et extrêmement curieux des vertus que l'antiquité et le moyen âge se plaisaient à attribuer aux pierres précieuses, dont quelques-unes même passaient pour se reproduire, comme les animaux. Les « **Pierres magiques** » sont en vente au prix de 3 fr. 50.

Les pierres précieuses ont leur histoire, et si l'on ne peut définir de quelle époque date leur origine, du moins sait-on quand elles furent découvertes et de quelles contrées elles furent importées sur le marché européen. Les Asiatiques les connurent à une époque excessivement reculée, les Juifs également, puisque la Bible les mentionne souvent. On en parle également dans le livre V des *Stromates*, dans l'*Œdipus Œgyptiacus* du P. Kucher, dans les *Origines de tous les cultes* de Charles-François Dupuis.

Les pierres du *Rational*, d'après la *Kabbale*, portaient chacune l'un des *douze grands noms de Dieu*, qui sont les suivants :

Melek (Roi). — Sur la *Sardoine*.
Gomel (Rétribuant). — Sur la *Topaze*.
Adar (Magnifique). — Sur l'*Emeraude*.
Eloah (Dieu fort). — Sur l'*Escarboucle*.
Haïn (Fontaine; œil). — Sur le *Saphir*.
Elchaï (Dieu vivant). — Sur le *Jaspe*.

Elohim (les dieux forts). — Sur le *Ligure* (ou *Lyncure.*)
El (Fort). — Sur l'*Agathe.*
Iao (Dieu). — Sur l'*Améthyste.*
Ischgob (Père très haut). — Sur la *Chrysolithe.*
Adouaï (le Seigneur). — Sur l'*Onyx.*
Ihovah (Je suis celui qui suis). — Sur le *Béryl.*

La Préface de E. N. S. de Riols est d'un bout à l'autre des plus interessantes, et ceux qui n'ont pas oublié *les Parfums magiques*, malgré la pointe de raillerie poussée contre les sciences mystiques, liront ce livre avec beaucoup de plaisir.

Au treizième siècle, sous Louis IX, le poète Rutebœuf, dans *Li diz de l'Erberie*, parle ainsi des pierres précieuses :

Jusqu'à la Rivière qui bruit
Don fleur des pierres jor et nuit
Fui pierres guerres

Prestres Jehan y a faict guerre ;
Je n'osai entrer en la terre :
Je feu au port.

Mont riches pierres en apport
Qui font ressusciter le mort.
Ce sont ferrites.

Et dyamans et cresperites,
Rubiz, jagonces, marguerites,
Grenaz, étopazes

Et tellagous, et galofaces :
De mort ne doutera menace
Cil qui les porte.

Jean de la Taille de Boudaroy les a chantées, le docteur Olaüs Borrichius en a vanté l'odeur; Eliphas Lévi ne les a pas oubliées dans le *Rituel de la Haute Magie.*

Moi, je me contente de recommander cette œuvre curieuse de M. Santini de Riols aux nombreux lecteurs de l'*Initiation.*

6 janvier 1905.

TREBLEDA.

Albert Jounet, son œuvre, par ETIENNE BELLOT, bibliothèque CHACORNAC, 11, quai Saint-Michel. Prix : 1 fr.

Il est évident que lorsqu'on voit Étienne Bellot et qu'on l'étudie un peu, on se rend vite compte du fond de bonté qui règne en son cœur.

Je comprends que Lombard ait pu traverser les durs sentiers de la misère en compagnie d'un pareil ami. Pendant dix années, ils vécurent et luttèrent vaillamment ensemble.

Etienne Bellot est seul resté debout, mais le souvenir de celui qui n'est plus est toujours gravé au fond de son être, et tout dernièrement nous avions l'honneur et le plaisir de recommander à nos lecteurs une brochure de lui, dernier écho, après treize années, de l'âme virile et tenace de Jean Lombard. Il suffit de voir Bellot, sa carrure athlétique, son large front de penseur, son œil vif et doux, sa narine frémissante, pour comprendre quelle fièvre d'action le dévore. Toujours en mouvement, tantôt la plume à la main, tantôt visitant ses confrères et portant ses articles, Bellot nous apparaît comme l'image réelle de l'effort accompli par la science contre l'Humanité agonisante.

Peu lui importent les sujets à traiter : sa vaste érudition, son jugement droit, le fond de son caractère, sa loyauté et sa perspicacité, le conduisent à un tel besoin d'épanchement qu'il écrit avec amour, avec art, en homme de lettres fortement épris de son métier et ayant puisé d'avance le courage nécessaire pour faire face aux luttes de la vie.

La parole enthousiaste, le cœur ouvert aux idées généreuses, voici qu'Etienne Bellot, après son intéressant article du mois dernier sur Han Ryner, nous présente aujourd'hui une synthèse méssianique. *Albert Jounet et son œuvre*, tel est le titre de sa brochure. Etienne Bellot sent fortement ce qu'il écrit, d'où le plaisir qu'éprouvent à le lire les lecteurs consciencieux. C'est un bûcheur, un modeste, qualités trop peu répandues et qui sont l'apanage des vrais écrivains.

Son préambule débute ainsi, je le copie pour lui conserver son charme magique :

« Et voici qu'à l'orient parut à nos yeux une étoile

mystique qui montait dans le ciel, versant sur sa route les flots éblouissants d'une étrange splendeur. Les mages, tels autrefois ceux de Chaldée, suivaient l'astre messianique s'élaborant dans l'orbe du nouveau météore. Et le side ascendait toujours, entraînant à l'assomption la théorie des sages, qui rayonnaient dans sa trace comme l'ardente chevelure des comètes. Puis, au zénith, le signe se fixa, ainsi qu'à Bethléem, jadis au-dessus d'une ville sainte, illustrant la Rome franque du sceau d'une mystérieuse prédestinée. Et les mages advènes s'arrêtèrent, adorant le berceau symbolique du futur Salvator. »

Que de jolis passages dans ce préambule que je ne puis citer tout au long, mais dont je retrouve la trace dans Byzance, dans l'agonie, etc., car ce style imagé, ce cachet artistique d'antique, sont un des points bien personnels de l'auteur de *Nos grands petits Hommes*, des *Envols*, des *Convulsées*, des *Chansons du sang*, de *Vindex* et de tant d'œuvres qui méritent d'être lues et appréciées.

Comme le dit Bellot :

« Réconcilier la foi avec la raison ;

« *Scientifier* la religion ;

« Sanctifier la science. »

Tel paraît le but que s'est proposé Albert Jounet.

« Synthétiser toutes les croyances en la croyance première dont les autres semblent dériver, n'est-ce pas la mission qu'il poursuit ? »

D'un bout à l'autre, ce petit livre fortement imprégné de l'*Harmonie messianique*, est à étudier, surtout à cause des données de Jounet : 1° *Dieu* ; 2° *Fraternité humaine* ; 3° *Vertu* ; 4° *Immortalité de l'âme, salut universel et vision de Dieu* ; 5° *Toute puissance de la grâce*.

Comme le dit Bellot : « La *synthèse* de Jounet est une œuvre colossale, sous sa double forme d'*Harmonie messianique* et d'*Alliance universelle* ; elle tente l'union de toutes les vérités et de tous les hommes, rénove la religion, ramène la foi et l'infaillibilité à la vérité acceptée d'avance, supprime la base de l'Inquisition. »

. . . .

Je ne dirai pas que Jounet est un Verbe, ni que je partage ses idées.

Qu'il me suffise de recommander cette brochure de notre

confrère de l'*Initiation* aux abonnés et lecteurs de cette Revue. Tous, je ne crains pas de le dire, ici, éprouveront un puissant intérêt à lire les œuvres d'Etienne Bellot.

15 janvier 1905.

TREBLEDA.

*
* *

De Mme C. RENVOZ. — **L'Origine végétale de l'homme et des animaux aériens.** Première partie : *les Mammifères.* — A. MALOINE, éditeur, 25-27, rue de l'Ecole-de-Médecine, Paris. Prix : 4 francs.

La nouvelle doctrine de l'Evolution nous est présentée pour la troisième fois ; elle fait suite à *l'Origine des animaux* et à *l'Evolution de l'homme et des animaux.*

Nous recommandons la lecture de cet ouvrage à nos lecteurs. TREBLEDA.

*
* *

HORACIO DE CARVALHO. — *O Kàf, dé Joao Ramalho*, br. in-8, avec fig. chez Bodin, 5, rue Christine.

M. de Carvalho est un hébraïsant et un polygraphe dont la science et l'activité font honneur au Martinisme brésilien. — Il a écrit cette très substantielle étude, à propos d'un signe spécial à la signature de Ramalho, chevalier portugais, qui exerçait, au seizième siècle, d'importantes fonctions aux environs de Sao Paulo.

M. de Carvalho connaît admirablement la littérature occultiste, depuis les cabbalistes du moyen âge, jusqu'aux savants modernes, parmi lesquels Fabre d'Olivet. C'est surtout à ce dernier qu'il emprunte de fréquentes contributions à l'appui de sa thèse ; et, de la sorte, ce trop petit livre doit rendre de grands services aux Brésiliens, qui ne peuvent que difficilement se procurer les textes originaux, ou que leurs travaux antérieurs n'ont pas préparé à l'étude de ces théories obscures.

Il serait à souhaiter que beaucoup suivissent l'exemple de M. Carvalho, prenant occasion de n'importe quel problème à élucider pour rappeler, expliquer et répandre les enseignements de la Tradition.

L'Au-Delà, revue mensuelle des publications relatives aux sciences psychiques, publiée sous la direction de A. d'Avesne.

Cette revue me paraît digne de mériter quelques lignes dans *l'Initiation*. Dirigée avec grand soin, sa rédaction semble prendre à tâche, au moyen de concours, d'exciter l'émulation de tous ceux qui se livrent à l'étude des sciences occultes, chose incontestablement fort utile pour la propagande de nos idées. De plus, elle a un programme tout spiritualiste, dont elle ne veut pas s'écarter, seul moyen de réunir de nombreux lecteurs et d'être appréciée. Les rédacteurs J.-G. Bourgeat, Léon Denis, R. Sainte-Marie, etc., sont trop connus pour que je m'étende sur leurs œuvres; qu'il me suffise, pour terminer, de dire ici que *l'Initiation* se fait un plaisir de présenter sa congénère au public français et à ses amis. La Rédaction.

31 décembre 1904.

NOTICE

Nous rappelons aux personnes qui désireraient s'abonner à l'*Initiateur* qu'elles n'ont qu'à adresser au Secrétariat, 5, rue de Savoie, une somme de 2 francs pour recevoir la collection des numéros déjà parus, en sus de leur abonnement de l'année.

Pour tout ce qui concerne la rédaction de l'*Initiateur*, s'adresser à M. Sédir, 12, rue Girardon.

La Rédaction.

AVIS A MM. LES ÉDITEURS

Nous avons l'honneur d'informer MM. les Éditeurs qu'il est dans notre Revue des comptes rendus blibliographiques très réguliers.

Les ouvrages qui nous sont adressés en double exemplaire seront consciencieusement analysés; ceux dont il nous sera envoyé un exemplaire seront annoncés comme venant de paraître. La Direction.

Le Gérant : Encausse.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

VIENT DE PARAITRE

chez

G. FICKER

LIBRAIRE-ÉDITEUR

5, rue de Savoie — PARIS (VIe) || 12, Crusiust — LEIPZIG

Au Pays des Esprits

ROMAN VÉCU DES MYSTÈRES DE L'OCCULTISME

Première traduction française de l'édition originale qui se paye en Angleterre 50 fr. environ

Préface par le Docteur PAPUS

Un gros volume in-18........... .... Prix 5 fr.

A VENDRE

Notes manuscrites sur l'Inde (très rares).........................	30 fr.
Notes manuscrites sur l'Initiation Brahmanique...... ....,	50
Notes manuscrites sur Wronski	10
1 volume de 1237 pages. *Monde primitif. Dictionnaire étymologique de la langue française*, par Court de Gibelin	16
L'Ève future, rarissime ouvrage de Villiers de l'Ile-Adam (introuvable)........	20
Zanoni, par B. Lytton, ouvrage introuvable, 2 volumes, Traduction française (reliés)............................	15
Trois Années. Revue Spirite, Les Trois.....................	5